VOLUME II. WINNIPEG, MARDI, 20 Avril 1915 NUMERO 49

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Imprimé et publié par la
"WEST CANADA PUB. CO. LTD."
619 Ave. McDermot
- - - Garry 4264-4265

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

LA VERITE SORT DU PUITS

Ca été long et rude, mais finalement, dans l'enceinte parlementaire, notre ministre de la milice—le sympathique Sam Hughes—s'est décidé à la tirer du puits. Elle est bien plus éclatante et probante qu'on ne l'imaginait. Pour beaucoup, elle sera tout simplement étonnante. Déjà, elle a fait remiser leurs foudres de guerre à ces grands patriotes qui pleuraient sur notre manque de loyalisme.

Sam Hughes ne nous a jamais été sympathique: on le pourra constater à la façon dont on lui a tiré les vers du nez.

Nous citons le texte traduit du Hansard. Ce n'est pas du Racine; il n'en a pas moins une saveur toute spéciale et qui ferait fort éternuer le directeur du **Winnipeg Saturday Post**.

"M. Proulx.—Je désire savoir du ministre de la Milice, si le docteur Mignault, de Montréal, ainsi que quelques officiers du 65ème régiment ont demandé la permission d'organiser un corps canadien-français, et dans l'affirmative, pour quelle raison a-t-on refusé cette offre?

L'hon. major général Hughes: Je suis heureux de déclarer que mon honorable ami a été induit en erreur. Quelques Canadiens français ont offert d'organiser un **corps d'ambulanciers;** nous avons transmis cette offre au ministre de la guerre, qui a la direction de tous ces différents services. Or, le ministre de la guerre a accepté l'offre avec empressement et **ce corps est maintenant au complet.**

J'ignore qui en a le commandement, mais il a été confié à des médecins canadiens-français distingués de Montréal. Le corps d'ambulance sera bientôt organisé et prêt à partir pour le théâtre des hostilités. Quant au régiment canadien-français, le docteur Mignault a travaillé activement à l'organiser; mais comme un vieux cheval de bataille, il est revenu à sa profession et est entré dans le corps de santé au lieu de prendre rang parmi les soldats. Il s'est vraiment dévoué à l'organisation du 22e bataillon et d'un corps d'ambulanciers, il y a consacré son temps et sa fortune."—Hansard, page 1602, édition non revisée.

Mécontent de la réticence de notre Sam, M. Proulx décide de lui tirer les vers du nez. Petite opération qui n'est pas sans un côté bien piquant. Cela vaut d'être cité au long et dans l'original.

"M. Proulx: Quand il est venu, l'automne dernier, en compagnie de militaires de Montréal, voir le premier ministre et le ministre de la Milice, n'a-t-il pas demandé l'autorisation de former un corps de troupes canadien-français?

L'hon. major général Hughes: Je le crois. Nous avons donné à cette délégation l'autorisation demandée et elle a formé **un splendide régiment,** qui est sous le commandement du colonel Gaudet, à Amherst.

M. Proulx: **N'a-t-on pas permis de former seulement un régiment?**

L'hon. major général Hughes: **C'est tout ce qu'on avait demandé.**

M. Proulx: **La délégation n'avait-elle pas demandé l'autorisation d'organiser une brigade?**

L'hon. major général Hughes: **Je ne m'en souviens pas.** Il lui fallait organiser un régiment, car une brigade se compose de plusieurs régiments. **Nos concitoyens canadiens-français du premier contingent se sont très bien comportés. Le régiment des Provinces maritimes, le régiment de Québec, les corps de Montréal, ceux du Nord-Ouest et quelques-uns de l'Ontario comptent dans leurs rangs des Canadiens français de grande valeur. Le colonel Meighen parle d'eux en termes élogieux. Le colonel Farquhar a fait le plus grand éloge du lieutenant Papineau.** Tous les soldats en ce moment devant l'ennemi qui ont écrit à leurs familles, disent beaucoup de bien des soldats canadiens-français. **Il y a le 22e bataillon; mais le colonel Archambeault, vient de prendre le commandement d'un autre régiment d'organisation récente. Le colonel Paquet va en lever un troisième, il sera formé dans quelques jours.** Il y aura donc trois régiments exclusivement composés de Canadiens français. **Je puis prédire qu'ils feront tous bravement leur devoir.**

M. Carvell: **Je suis heureux de cette déclaration du ministre, car depuis six mois l'on répète, dans certaines parties du Canada, que les Canadiens français n'ont pas fait leur devoir dans cette guerre.**—Hansard, page 1602, édition non revisée.

Sam Hughes est encore trop réticent: qu'il le veuille ou non, il devra tout avouer, et M. Proulx pousuit:

"Je suis heureux qu'on en soit venu aux faits et que le ministre ait reconnu que les Canadiens français avaient tout aussi bien rempli leur devoir que les soldats de toute autre origine. Je puis confirmer ce que vient de dire l'honorable député de Carleton (N.-B.). J'ai lu, dans plusieurs journaux anglais de ce pays, des articles où il était dit que les Canadiens français avaient beaucoup négligé de s'enrôler et de faire leur devoir envers l'empire.

Ces jours derniers, un journal de Winnipeg, le **Saturday Post,** reprochait aux Canadiens français de ne pas s'enrôler. **Je n'ai pas aimé le peu d'empressement que le ministre a mis, l'automne dernier, à reconnaître que les Canadiens français avaient pris du service en grand nombre**...—Hansard, page 1603, édition non revisée.

Sam Hughes demeurant sourd à ces critiques de M. Proulx, l'honorable Mareil se porte aussi à l'attaque: les coups viennent si droit que le ministre de la Milice ne pourra les éviter et se verra forcé dans ses derniers retranchements.

L'honorable M. Mareil: Je désire obtenir du ministre de la Milice un renseignement au sujet de l'enrôlement des Canadiens français. **Je crois savoir qu'une grande partie du premier contingent se composait de Canadiens français. Quel était leur nombre?**

L'hon. major général Hughes: **Nous n'avons jamais fait le calcul par nationalités.**

L'hon. M. Mareil: **Je crois savoir qu'ils étaient au moins 2,500.**

L'hon. major général Hughes: **Je l'ignore. Nous n'avons pas fait le calcul de cette manière-là.**

L'hon. M. Mareil: **J'apprends qu'on recrute trois régiments. Quel nombre cela représente-t-il?**

L'hon. major général Hughes: **Cela représente trois mille hommes, outre ceux qui sont partis avec le premier contingent ou avec les divers corps d'artillerie, le corps de santé, le corps du train des équipages. Ah! ils ont très bien agi.**

L'hon. M. Mareil: **Il y avait plusieurs Canadiens français du Nouveau-Brunswick et un bon nombre du Nord-Ouest.**

L'hon. major général Hughes: ... ... j'ai toujours été fier de mes compatriotes Canadiens français depuis le début de cette guerre. Ils le savent. **J'ai dit en secret ce que je déclare publiquement: que je suis fier de la manière dont nos gens sont venus de l'avant. Les jeunes gens de la campagne n'ont pas eu l'occasion de s'enrôler dans le premier contingent, car il a été levé très rapidement; la nouvelle était à peine parvenue aux établissements éloignés que les régiments étaient déjà au complet.** J'ai passé devant une gare canadienne-française entre ici et Valcartier et j'ai vu sur le quai de la gare une foule de beaux jeunes gens. J'ai demandé si quelques-uns parmi eux étaient allés au front. Ils m'ont répondu: Non, nous ne pouvons pas y aller. Pourquoi? On ne prend personne ici. Je leur ai dit: Tout ce que vous avez à faire c'est de vous enrôler. Mais ils ne savaient pas comment faire. J'ai appelé sur ce sujet l'attention des officiers et en moins d'une semaine, quatorze de ces jeunes gens avaient pris les armes. La jeunesse a bien répondu à l'appel partout où elle en a eu l'occasion. ... ...

L'hon. M. Mareil: J'infère des paroles du ministre que près de **six mille Canadiens français doivent s'être enrôlés,** si l'on tient compte de ceux qui ont offert leurs services dans le premier contingent, des régiments canadiens-français qui se recrutent, des hommes qui se sont enrôlés dans les Provinces maritimes et dans l'Ouest, et de ceux qui ont accompagné le corps de santé et les autres corps.

L'hon. major général Hughes: **Je ne pourrais pas donner les chiffres, mais il y a 3,000 hommes d'infanterie, et 4,000 à 5,000 autres, et probablement plus.**—Hansard, pages 1604 et 1605, édition non revisée.

* * *

Cela est un peu loin des 361 volontaires que voulait bien nous concéder récemment le cuistre qui dirige le **Winnipeg Saturday Post.**

LA NATION ELUE

Un groupe de professeurs allemands, sous la conduite du savant von Leydon, a tout récemment entrepris une campagne de haine à l'égard des autres peuples. Le Teuton a une mentalité toute particulière: il a été donné de le constater dans sa conception du droit — du sien et de celui des autres peuples. Mais une telle mentalité n'est pas chose innée, elle est nécessairement le résultat d'un entraînement, d'un enseignement. On l'a convaincu qu'il était un peuple supérieur, le "peuple élu de la terre" comme dit le professeur Leyden. Lisez plutôt ce qu'il écrivait tout récemment dans la **Gazette de Francfort.**

"On ne saurait admettre un seul instant que des relations amicales puissent jamais être rétablies avec les Anglais, ces ennemis acharnés de l'Allemagne. Les Anglais se sont placés en dehors de l'humanité. Ils ont déployé la bannière de la brutalité et du crime. Ce sont des barbares dans toute la force du terme, et ils ne peuvent, par suite, être admis dans la société des Allemands civilisés. Lorsque la paix sera rétablie, aucun Allemand qui se respecte ne pourra jamais consentir à demeurer dans aucune pièce où se trouverait un Anglais. Il ne saurait y avoir de compromis sur ce point. Nous devons jurer une vendetta nationale contre les Anglais et **ne jamais nous reposer, ne jamais cesser nos préparatifs pour une autre guerre,** ne négliger aucun effort jusqu'à ce que nous ayons détruit pour l'éternité la moindre trace de la puissance anglaise.

Les Russes devront être boycottés presque au même degré. Ils partagent avec les Anglais abhorrés la responsabilité de cette guerre. Ils sont du complot visant à miner la puissance allemande et à détruire la culture allemande. Ce sont les barbares de l'Est tout comme les Anglais sont les barbares de l'Ouest. Il faut que tout Russe soit banni d'une société policée.

A l'égard des Français, nous ne ressentons peut-être pas la même haine violente, mais ils doivent avoir leur part du mépris que nous font éprouver leurs alliés, les Anglais et les Russes. Tout Français doit donc être exilé aussi des cercles où se meuvent des hommes et des femmes respectables.

Il y a enfin des nations neutres. La plupart manifestent leur sympathie pour les Anglais, les Russes et les Français et nourrissent des sentiments hostiles à l'égard des Allemands. Nous n'avons pas besoin d'elles, soit pour notre bonheur moral, soit pour notre prospérité matérielle. Que les citoyens de ces nations soient également bannis de nos foyers, qu'ils sachent que nous les méprisons!

L'Allemagne doit et veut rester seule. Les Allemands sont le peuple élu de la terre. Ils accompliront leur destinée qui est de gouverner le monde et de diriger les autres nations pour le bonheur de l'humanité."

ESSAI DE VOCABULAIRE BOCHE

(Kouronné par l'Akadémie à Berlini)

Nous empruntons à la "Liberté", de Paris, cette spirituelle fantaisie de M. G. de la Fouchardière dont la verve intarissable s'exerce depuis le début de la guerre aux dépens des Boches:

K.—Konsonne usitée pour germaniser les mots d'origine latine et leur donner une signification appropriée à la kultur teutonne.

K. K.—Komestible excluant, pour le konsommateur, toute crainte de konstipation.

Kaboche.—(Mot dérivant par kontraction du substantif latin "kaput", qui signifie "tête", et de l'adjectif "boches".) Tête carrée, dont les parois sont parfaitement imperméables, et dont le côté facial ne présente aucune espèce de physionomie, sauf à l'heure de la soupe.

Kabotin.—Voir le mot: Kaiser.

Kakophonie. — Effet musical produit, sur des oreilles non kultivées, par l'exécution des oeuvres de Richard Wagner.

Kaiser.—Bipède amphibie, de l'ordre des carnassiers, tribu des Hohenzollern. Sur terre, ses moeurs sont celles des grands félins; sur mer, celles des squales. Cet animal, à l'état libre, est extrêmement prolifique, mais tout fait espérer qu'il ne se reproduit pas en kaptivité. Par suite de la chasse particulièrement active dont cette espèce est actuellement l'objet, elle tend à disparaître complètement du monde civilisé.

Kafard. — Espion allemand Mouchard de Boche.

Kant.—Auteur de la "Kritique de la Raison Pure", et père du kaporalisme philosophique. En psychologie, l' "Impératif katégorique", ultima ratio du lieutenant prussien. En métaphysique, un bon Dieu qui marche au pas de parade, sous les ordres du kaiser, dans un ciel soumis à l'hégémonie allemande.

Kathédrale. — Cible pour les obus de 420. (Voir les mots: kultur et kristianisme.)

Kavaler. — Voir: karapatter (se).

Karapatter (se). — Habile manoeuvre journellement exécutée, dans les Karpathes, par les généraux du brillant second François-Joseph.

Kamarade. — Terme s'appliquant au guerrier ennemi, lorsque celui-ci est le plus fort.

Kapout.—Terme définissant le sort du guerrier ennemi, lorsque celui-ci est le plus faible.

Kalendes grecques.—Date présumée de l'entrée à Kalais des troupes du général von Kluck.

Kamelote.—Ensemble des produits de l'industrie allemande en temps de paix.

Kanons.—Ensemble des produits de l'industrie allemande en temps de guerre.

Kambrioleur.—Voir le mot: kronprinz.

Karême. — Régime alimentaire suivi actuellement par la nation allemande.

Katastrophe.—Dénouement fatal des mouvements stratégiques combinés sur terre par le kronprinz, et sur mer par l'amiral von Tirpitz. Mais c'est surtout en l'air que le comte Zeppelin, kommodore des troupes aériennes du kaiser, a obtenu les plus belles catastrophes.

Kochons.—Source des "délikatessen" teutonnes.—Terme principal d'un problème qui passionne l'Allemagne tout entière: les kochons doivent-ils manger toutes les pommes de terre? Ou bien les Allemands doivent-ils manger tous les kochons?... Les pommes de terres pour les kochons? Les épluchures pour les Teutons?...

Kompote.—On dit aussi Marmalade. — L'Aepfelkompote ou compote de pommes se prépare avec un assaisonnement de moutarde et de raifort râpé. La Birnenkompote ou compote de poires se prépare avec un mélange de poires pilées et de graisse d'oie. La Preusserkompote ou compote de Prussiens, se prépare avec le canon de 75.

Kommuniqué. — Roman-feuilleton publié par l'éditeur Wolff sous forme de livraisons quotidiennes, et dont les premiers chapitres eurent un réel succès à Berlin. Suivant les principes de la littérature rocambolesque, on y voit reparaître à chaque instant des milliers de personnages qui ont été exterminés au début de l'action. Ce feuilleton, au fur et à mesure de sa publication, est transmis en Angleterre et en France, où il fait l'amusement d'un grand nombre de lecteurs.

Kontrefaçon. — Procédé artistique, littéraire, scientifique et industriel, où s'est uniquement affirmé le génie de la race germanique.

Kronprinz. — Espèce de Hohenzollern apparenté, par la forme de son bec, à l'ordre des rapaces, mais se rattachant à la tribu des mammifères supérieurs, en ceci qu'il a le pouce opposable aux autres doigts: cette particularité lui permet de saisir et de retenir avec la plus grande facilité tous les objets mobiliers.

Kristof Kolomb. — Explorateur allemand qui, sur l'ordre du kaiser, annexa l'Amérique à la Prusse et inventa l'oeuf dur.

Kopernik. — Savant allemand qui, sur l'ordre du kaiser, régla le mouvement enveloppant de la terre autour du soleil et prépara l'annexion de cet astre à la Prusse (1543).

Kristianisme. — Religion inventée spécialement au kaiser, kodifiée dans le Koran, et pratiquée par les rois nègres du Kongo. "Au kommencement, le kaiser kréa Hindenbourg qui domina sur la terre, von Tirpitz, qui domina sur les poissons de la mer et von Zeppelin qui régna parmi les oiseaux du ciel... Et le septième jour, il kréa le bon Dieu à son image et à sa ressemblance à... Comme les bons Dieux des rois nègres, le bon Dieu boche est sculpté dans un marron et le kaiser le promène du front oriental au front occidental. C'est un bon Dieu de Boche qui a été élevé à la dignité de konseiller privé de Guillaume II. Ce qui permet au souverain de décliner toute responsabilité comme exécuteur des hautes oeuvres de son bon Dieu.

Kulot. — Se dit du résidu qui se trouve au fond du fourneau d'une pipe. Se dit aussi de ce qu'il y a au fond du tuyau, quand il s'agit d'un tuyau de l'Agence Wolff.

Kultur. — Vieil Heidelberg. Soulographies universitaires. Jeunesse studieuse buvant à pleines bottes la bière de mars et se taillardant la figure à coups de rapières. Littérature à forme de contes de nourrices. (Niebelungen Walkyries. Lohengrin.... Ballades de Schiller... Divagation de Faust); philosophie à forme de brouillard (Liebnitz, Kant, Nietzsche); arts plastiques à forme de choucroute... kolossales inventions adaptées de l'étranger..... chevaux kalkulateurs d'Elberfeld..., kapitaine Koepenick... Gemütlichkeit et charcuterie... Fabrication intensive de petits Allemands. Expansion germanique. Exportation de touristes à lunettes; notes et kroquis.. konquêtes.... Krupp.... Pas de parade... Incendies, viols, assassinats... Importation de pendules acquises à la foire d'empoigne... Kroix de fer... Deutchland über alles... Hoch! Hoch! ... Karême; pain KK; katastrophes; kaptifs; kroix de bois; korbeaux... kapouts!

POUR LES ONTARIENS

Une autre de nos sociétés de Saint-Boniface a affirmé sa solidarité avec les Canadiens français d'Ontario. Ce sont les Cadets du Sacré-Coeur. Nous les félicitons et les remercions de leur généreuse offrande.

On sait qu'une nouvelle loi vient d'aggraver encore la situation que l'on fait à notre langue dans les écoles de la province voisine. Mais les persécuteurs se font illusion s'ils espèrent arriver à avoir raison de l'énergie et de la volonté des Canadiens français. Ils souffriront tout plutôt que se soumettre à un règlement qui abolit pratiquement l'enseignement du français. Et derrière eux, les lutteurs ontariens, ont les Canadiens français des autres provinces résolus à leur aider à conserver leur langue et à le faire enseigner à leurs enfants. Le Manitobains de langue française auront à coeur de redoubler d'efforts dans leur oeuvre d'assistance, puisque les Prussiens d'Ontario ajoutent encore à leurs mesures vexatoires.

Cercle LaVérendrye
de l'A. C. J. C.

Saint-Boniface, Man.

COLONISONS

Voici le bon temps pour parler de colonisation. La température favorise les semences hâtives et en attendant que le bon Dieu fasse fructifier les semences et développe jusqu'à maturité, une riche moisson, que feront nos familles et nos jeunes gens, qui songent à s'établir sur de nouvelles terres. Resteront-ils oisifs, à perdre leur temps, et l'opportunité de fixer leur avenir.

Ils doivent, me semble-t-il, chercher immédiatement le homestead où ils fonderont leur foyer et se prépareront une vie de bonheur futur.

Il faut aller dans les centres de colonisation les mieux connus et où la terre offre le plus d'avantages, par sa culture facile, par sa qualité et par la facilité de ses communications.

Je l'ai déjà dit, et j'aime à le répéter, le Manitoba offre plus de garanties de succès et de prospérité, sous tout rapport, que toute autre province du Canada. Les chemins de fer vont partout où le besoin se fait sentir et se sectionneront encore et s'embrancheront bientôt dans les places incultes aujourd'hui, mais qui dans un an ou deux seront activement défrichées par nos braves colons.

Que l'on se rappele que le futur colon a le choix le plus libre sur des milliers d'excellents homesteads, aujourd'hui. Il y en a pour tous les goûts; les uns sont d'accès facile, avec une terre plus ou moins féconde pour la culture exclusive des céréales, d'autres plus éloignées et de communications moins faciles, mais avec des perspectives de progrès plus rapides et toutes favorables à la culture mixte, la seule bonne et la seule qui garantisse au cultivateur le succès sur ces homesteads.

J'ai recommandé la visite de South Junction, de Toutes Aides, de Bluff Creek et en allant au Nord, de Lonely Lake et Ashan Point, où l'on peut en s'éloignant de 4 ou 5 milles, et plus ou moins trouver à prendre des terres de choix.

Mais j'ai surtout encouragé la colonisation de Camperville, au nord de Winnipegosis. Il y a là, 1,200 à 1,500 homesteads à prendre et la terre est de première qualité. Déjà une vingtaine de personnes sont allées visiter cet endroit et satisfaits, ont pris leur permis, et beaucoup d'autres se dirigeront chaque semaine pour s'assurer les premiers choix de toutes ces bonnes terres.

Un M. Lanthier, de Transcona, est venu me voir hier, pour me remercier de lui avoir enseigné un aussi bon centre de colonisation, et il se dit enchanté des deux homesteads qu'il a pris pour lui et son garçon. La terre est excellente, avec 6 à 10 pouces d'humus sur un fond de glaise ou de terre jaune, sans roches, avec un peu de prairie et pour le reste, de défrichement facile.

Que l'on se hâte donc d'aller prendre ces homesteads, avant que l'immigration étrangère se déverse sur ces terres de choix.

Il faut y aller par Winnipegosis, et de là, en voiture pour une distance de 35 milles. Au mois de juin, les communications se feront plus facilement, et à bas prix par les bateaux.

Plus tard, quand le Gouvernement aura mieux rempli ses promesses et bien compris l'intérêt public, il fera le chemin et les ponts de Cowan à Camperville, ce qui raccourcira de 15 à 16 milles le pénible voyage des colons.

Mais qu'importe un peu plus de difficultés temporaires, quand on a l'assurance d'avoir un magnifique établissement en si peu de temps.

Hâtons-nous de prendre ces homesteads, les plus avantageux qui soient connus actuellement. Colonisons.

O. Corbeil, Ptre.

Saint-Boniface, Man.

INSUCCES

Terme inconnu au jeune homme de coeur, déclarait mercredi soir "Richelieu" au cours de la séance donnée au Collège de Saint-Boniface par les élèves de langue anglaise.

Le terme ne peut-il pas s'appliquer également aux jeunes peuples qui sentent en eux une abondance de vie parce qu'ils sont sortis d'une source abondante et pure.

Insuccès: terme inconnu au jeune peuple de coeur. Son existence peut être traversée par des difficultés mais la difficulté stimule les courageux et n'abat que ceux qui manquent de coeur.

Prenons cette parole pour nous descendants de race française dans cet Ouest Canadien.

Dire que dans tout l'Ouest Canadien nous sommes parmi les catholiques, le groupe le plus solidement organisé, c'est proclamer une vérité et non se rendre coupable de vaine vantardise.

A nous de prendre conscience de notre force, d'éloigner les éléments de faiblesse, et d'aller de l'avant respectant toujours tous les droits des autres, mais ne sacrifiant pas un des nôtres.

Mettons-nous, une bonne fois pour toutes, profondément dans la tête, que là où nous sommes la majorité il ne faut laisser à personne autre qu'aux nôtres le devoir de nous représenter aux charges publiques depuis le haut de l'échelle jusqu'au bas. Faisons-le non pas par étroitesse de vues, mais par conscience du vrai patriotisme et par souci de notre dignité nationale.

Un regard jeté autour de nous suffit à nous prouver que c'est là la nation du devoir social chez ceux qui nous entourent et qui ne sont pas des nôtres.

Si nous allions faire autrement qu'eux, notre générosité, au lieu d'être prise pour de la générosité, nous serait imputée à faiblesse et nous serions taxés d'inférieurs. N'allons pas nous rendre coupables de ce crime de lèze nationalité.

Et puis sachons faire le petit sacrifice de quelques sous pris sur nos besoins particuliers pour alimenter les oeuvres qui ont pour but le bien du groupe.

Aussi longtemps que le patriotisme reste affaire de déclaration bruyante ou non, mais ne sait pas se traduire en acte, il importe plus que jamais de le remiser; nous avons besoin d'autre chose pour conquérir notre place au soleil de l'Ouest.

Défions-nous de l'argument commode mais toujours producteur d'inertie: "Oh! un de plus ou un de moins, ça ne tire pas à conséquence."

Ce qu'il nous faut, c'est d'abord l'intime conviction que notre intérêt national prime tout intérêt politique, ensuite la résolution de faire des actes chaque fois qu'une question qui intéresse nos intérêts nationaux se pose devant nous. Avec cela quoiqu'il arrive, nous ne connaîtrons pas le mot **insuccès.**

LE COIN DES DAMES

Donnez, riches! L'aumône est soeur de la prière.—(V. Hugo)

L'autre jour, je lisais, je ne sais plus où, l'histoire d'un jeune homme dévoré par la soif de l'or. Il était là, l'oeil hagard, la tête dans ses mains, regardant distraitement danser les flammes crépitantes du foyer. Des visions de plaisirs, de jouissances passaient devant ses prunelles. Mais où donc était-il ce métal qu'il désirait si fort et qu'il ne pouvait posséder?

Soudain un être fantastique surgit devant lui, et lui jetant à pleines mains des pièces de monnaies, lui demande: "Tu veux de l'or?" — "Oui", dit l'autre. — "Eh bien, voici un million de francs qui sont à toi, et, tous les jours, tu en auras autant, mais à une condition: que ce million quotidien soit entièrement dépensé avant le coup de minuit, sinon tu tomberas mort à l'instant". — "J'accepte", fut la réponse.

Les premiers jours, tout marcha au gré des désirs du pauvre insensé; tant et si bien qu'à minuit, ayant contenté tous ses appétits, s'étant procuré toutes les fantaisies imaginables, il ne lui restait plus un centime.

Mais un jour vint qui amena avec lui, la satiété, le dégoût; — cela ne pouvait tarder — et cette nuit-là c'est avec horreur qu'il vit s'avancer l'heure fatale: il lui restait encore le fardeau d'une grande somme.

Lorsque le cadran marqua minuit, c'est en vain qu'il implora l'être mystérieux; celui-ci lui montrant la pendule: "Vois!" Et l'autre de dire: "J'ai fait tout ce que j'ai pu..." — "Non, répondit le fantôme, "tu n'as pas fait la charité."

Mes amies, vous trouverez, comme moi, que cette légende prête à la réflexion. Combien peu de gens savent exercer la vraie charité, hélas! Car de combien de manières ne peut-on la faire?

Oh! vous qui avez de la fortune, et qui n'en savez que faire, pensez à la part du pauvre, pendant qu'il en est encore temps, de crainte qu'à votre heure dernière, le Dieu juste et redoutable, bien que miséricordieux, ne dise aussi à certaines d'entre vous: "Tu n'as pas fait la charité."

La charité qui devrait régir le monde, est la porte du ciel. Rappelons-nous ce mot de l'Apôtre: "La foi sans les oeuvres est une foi morte."

Nous sommes toutes plus ou moins riches, vous savez, charmantes lectrices: si ce n'est en écus sonnants, c'est en bienfaits, en qualités du coeur, en grandeur d'âme, que Dieu, dans sa souveraine bonté, a mis en vous. Donc, servons-nous de ces trésors, soyons charitables; je dirai plus: soyons la Charité qui va chez l'indigent, lui porter secours, aide et protection.

Soyons la Charité qui, non contente de donner les miettes qui tombent de sa table, est fière de partager avec le mendiant—image du Christ—qui vient frapper à la porte.

Soyons la Charité qui sait se priver d'un plaisir onéreux, d'un luxe quelconque, pour en donner le prix aux nécessiteux.

Soyons enfin la Charité qui sait toucher et panser—sans l'envenimer—une plaie au coeur; qui prend sa part et la douleur d'un malheureux; et qui relève d'un bon mot, même d'un sourire parfois, les découragés, les fatigués de la vie qui, peut-être, sans notre rencontre d'une minute s'en iraient faire la pire des lâchetés.

Soyons toutes le bon Samaritain, gardons nos yeux ouverts, le long de la route que nous poursuivons, afin que nulle douleur ne nous reste inconnue, ne nous échappe par notre légèreté, le plus souvent;—pour qu'enfin, rendues au terme du chemin de la vie, nous ayons été précédées par nos bonnes oeuvres qui contrebalanceront nos iniquités.

Que la bénédiction du pauvre soit notre talisman, chères amies.

Jacqueline des Erables.

"QUESTIONS ENFANTINES"

Que de questions les enfants ne font-ils pas! Les parents, quoique souvent bien ennuyés par ces petits bavardages, devraient toujours répondre; car c'est le réveil de l'intelligence dans ces petits êtres que nous aimons tant. On est porté à garder le silence: d'abord, parce que les questions sont parfois embarrassantes et que peut-être on n'y peut immédiatement donner une réponse. Ce silence laisse une légère impression dans ce petit cerveau qui se demande pourquoi on ne peut satisfaire sa curiosité.

Les réponses claires et précises ont pour effet de développer cette intelligence qui ne cherche qu'à apprendre. Il est assez facile de retenir, pendant quelques instants, l'attention de l'enfant, car le désir de connaître est inné chez lui. Souvent, une autre question suivra la réponse donnée. Que les parents ne se découragent pas, car ce petit bagage va se loger dans le jeune cerveau avec une précision mathématique et vous entendrez, avec étonnement et plaisir, quelques jours plus tard, le petit inquisiteur répéter la réponse que vous lui avez donnée. Comme il sera fier de lui-même et comme vous serez récompensé de votre patience!

Gertrude.

DE LA MODE

Ce qui obtient actuellement un succès mérité pour le soir, c'est la robe de mousseline de soie rayée blanc et noir reposant sur une sous-jupe de soie taffetas blanc. Souvent cete robe de mousseline est bordée de rubans de velours noir ou blanc, ce qui lui donne un peu plus de solidité.

* * *

Les ceintures séparées en cuir sont encore à la mode; elles se pièce et avec les manteaux de toile ou de lainage.

* * *

C'est avec plaisir que nous voyons revenir le chapeau marin (canotier). Il n'y a rien de plus attrayant pour le costume tailleur que ce genre de chapeau.

* * *

Les robes Hollandaises (Dutch) sont très jolies, portées par nos fillettes. Elles peuvent être ornées de bretelles ou bien avoir une ceinture large avec jupe très plissée.

Gertrude.

PETIT CONSEIL

Il arrive souvent que les petits enfants, surtout ceux qui sont d'un tempérament nerveux, pleurent à tout propos et on ne sait pourquoi. Un moyen bien simple et qui réussit presque toujours à calmer cette peine imaginaire, est de leur faire boire un peu d'eau froide.

RECETTES

Soupe maigre aux légumes

Prenez un petit navet, 1 pied de celeri, 1 gros oignon et quelques carottes. Versez sur le tout 1 pinte d'eau bouillante et laissez cuire pendant une couple d'heures. Après ce temps enlevez les légumes à part de quelques tranches de carottes et ajoutez 1 pinte d'eau ainsi que du sel, du poivre, du persil, de la sariette, gros comme un oeuf de beurre, ¼ de tasse de riz, enfin une pinte de lait ou de crême.

L.-R. C.

* * *

Gâteau au chocolat

Ingrédients: 1½ tasse de sucre blanc; ½tasse de beurre; 4 oeufs; 6 cuiellerées à soupe de chocolat; ½ tasse de lait ou crème; 2 tasses de farine; 1 cuillerée à thé de poudre à pâte; 1 cuillerée à thé d'essence de vanille.

Préparation: Faites dissoudre le chocolat dans 5 cuillerées à soupe d'eau bouillante. Défaites le beurre en crème et ajoutez graduellement le sucre blanc puis les jaunes d'oeufs bien battus, le chocolat et le lait. Sassez la poudre avec la farine puis mélangez avec le beurre et le sucre. En dernier ajoutez les blancs d'oeufs battus en neige. Faites cuire à feu doux, dans deux moules. Laissez refroidir et glacez les deux parties avec la préparation suivante:

1 tasse de sucre blanc; ½ tasse de lait; 1 cuillerée à soupe de beurre.

Quand ce mélange commence à bouillir on ajoute deux cuillerées à soupe de chocolat qu'on a fait dissoudre dans de l'eau bouillante.

Laissez bouillir jusqu'à consistance épaisse. Etendez entre les gâteaux et sur le dessus. Ajoutez des amandes pilées.

* * *

Délicieux bonbons

Deux tasses de sucre blanc; ½ tasse de sirop (corn); ½ tasse d'eau.

Faites bouillir tout cela jusqu'à ce que en ayant jeté quelques gouttes dans l'eau froide il se forme en petites boules. Ajoutez les blancs de deux oeufs bin battus ainsi que des noix hachées. Mettez par cuillerée à thé sur un papier beurré.

J. G.

NOS ECOLIERS AU "KELVIN"

Nos garçons de l'Académie Provencher viennent d'être l'objet d'une gracieuse attention de la part de l'Association des Instituteurs du Manitoba qui a tenu ses séances annuelles à l'école technique Kelvin de Winnipeg, les 6, 7 et 8 de ce mois.

On a cité, depuis assez longtemps, l'Académie Provencher comme l'école modèle de la Province de Manitoba et l'on n'a pas craint de le dire en pleine enceinte législative à la session qui vient de terminer. Cet éloge public bien mérité vient de recevoir son couronnement par une invitation qui a prouvé que les enfants de notre Académie ne savent pas seulement suivre le programme des études du Bureau d'Education mais, qu'il y a place aussi pour la culture du chant et de la musique. Un orchestre composé de vingt-trois instruments a réjoui les oreilles des institutrices et instituteurs anglais dans un concert donné à l'ouverture des séances de l'Association.

Mais ce qui mit le comble à l'étonnement, ce fut le concert donné par le choeur des élèves de l'Académie Provencher, mercredi après-midi le 7 courant. Nous sommes quelque peu habitués à entendre nos chers enfants et dans l'orchestre et dans le chant; cependant il nous fait toujours plaisir d'assister à leur séance mensuelle car nous sommes toujours certains d'agréables surprises.

Ce concert a remporté un succès brillant tant par l'ensemble que par l'harmonie et les nuances des choeurs. On n'a pas ménagé les applaudissements à nos chers enfants et les félicitations au Révérend Frère Joseph, directeur.

Maintien digne, conduite irréprochable, tout a contribué à montrer au public anglais que nos petits Canadiens français, à l'occasion, savent se présenter devant un auditoire étranger et mériter des éloges même pour la culture du chant et de la musique. Le Révérend Frère Joseph doit être à juste titre fier de ses élèves, car arriver à les présenter devant un auditoire exclusivement anglais et mériter les félicitations qu'on lui a prodiguées, demande une somme de travail dont peu de personnes se rendent compte. Et nos petits braves n'ont pas eu honte de charmer l'oreille de l'auditoire anglais par des chants français! Voici le programme:

O Canada!
Rule Britania.
La Marseillaise.
Just before the battle mother.
L'amour de la Patrie.
Christmas Anthem (Millard).
Take me back to Manitoba.
Soldiers' Chorus.

L'honneur que l'on a donné à l'Académie Provencher ne s'est pas borné à charmer les institutrices et instituteurs par des chants et de la musique l'Association, voulant reconnaître le mérite et les hautes capacités du Révérend Frère Joseph, l'a nommé son Président de la Section Elémentaire pour 1915-1916. Voilà une nomination bien méritée et qui fait honneur à l'Académie Provencher de Saint-Boniface.

Mater.

Département des patrons



Pour le matin

Les femmes qui font leur propre couture deviennent trop ambitieuses et parfois donnent trop de temps à des choses qui devraient être simples. On n'a besoin que d'un vêtement uni durant les chaleurs. On le pourra ainsi faire sans y consacrer beaucoup de temps. On peut surtout employer du gingham pour ce genre de costume.

Le patron ici montré appartient à ce genre. Le tissu est carreauté brun, les manchettes et les revers sont de blanc mis en relief par de la soutache brune. Fermeture en droite ligne sur le côté gauche, point de ceinture; fait tout d'une pièce et se glissant facilement par-dessus la tête. La jupe en cinq morceaux a une couture au centre, en arrière, et suit le genre ordinaire. Pour le début de la saison, il vaudra mieux faire le collet haut et les manches longues. Le choix sera dicté par la saison.

On peut encore employer pour ce vêtement de la percaline, du linon, du voile, etc., pourvu que ce ne soit pas trop dispendieux. Le patron No 7,084 est pour mesures de buste de 34 à 44 pouces. Prix, 15 sous ou deux pour 25 sous.



Ce que portent les petits garçons

Rien ne semble mieux convenir aux petits garçons que les genres matelots et russe. Là où on peut les combiner comme dans le cas actuel, les mères de famille ne sauraient rien demander de mieux. Ce vêtement ferme double avantage pour les enfants délicats. Le large collet du genre matelot fait encore paraître plus gros et là où c'est nécessaire aux épaules. Les manches sont à plis aux poignets et du genre matelot. On peut porter la tunique russe.

Un conseil: usez du pantalon droit. Il est plus simple et la dernière. Le pantalon bouffant demande trop d'entretien. On peut employer tout tissu se lavant. Le patron No 7,074 est pour enfants de 2, 4 et 6 ans. Prix, 15 sous ou deux pour 25 sous.

NOTRE COUPON.
Département des patrons, La Liberté
B. P. 3151—
Veuillez trouver ci-inclus ....
sous en retour desquels vous m'enverrez:
No............ Grandeur..........
Nom ....
Rue No. ....
Ville ....
Province ....
Note.—Un délai d'au moins dix jour doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

LES VIEILLES FILLES

Il y a de délicieuses vieilles filles qui sont toute gentillesse et toute douceur. Elles ont renoncé tout simplement à leur bonheur à elles. Alors comme, ici-bas, il faut bien qu'on songe au bonheur, en dépit de tout, elles s'occupent du bonheur des autres.

Elles s'y appliquent, elles s'y consacrent comme à l'oeuvre fragile et merveilleuse de leur vie. Leur bonté souriante et tendre est celle des âmes très candides qui croient au bien. Elles ont traversé l'existence un peu sans la voir, elles n'en soupçonnent pas l'infinie tristesse et l'incurable misère.

Si les choses pour elles ne sont pas bien arrangées, cela leur semble accidentel et de peu de conséquence; elles se disent que, sans doute, elles ont été maladroites, elles s'y sont mal prises pour être heureuses, — et puis, les circonstances, enfin, tant pis! mais la médiocrité de leur destinée ne prouve rien: elles restent confiantes et crédules au bonheur.

Une douce et charmante mélancolie les entoure, la mélancolie des rêves trompés, des espoirs manqués. Elles étaient parties pour la vie avec allégresse, avec entrain, avec de beaux désirs et de belles ardeurs, et des ambitions infinies de conquête et de possession... Il a fallu chaque jour en rabattre; peu à peu, l'idéal est devenu plus petit et plus mesquin, et quand, à force d'avoir été déçue, on n'était plus du tout exigeante, quand on se serait contentée d'un tout petit peu d'insignifiant bonheur, la définitive banqueroute est venue de toutes les illusions et de toutes les chimères.

Insensiblement, les pauvres filles ont vu s'en aller leurs beaux jours comme un bruit sourd, dans la nuit, de pas qui s'éloignent. La solitude s'est faite autour d'elles. Elles ont senti se faner lentement leur inutile beauté: les premières rides sont venues auprès des yeux, au bord des lèvres; elles ont eu des heures d'infinie détresse et de morne découragement devant l'avenir désert et vide. Et puis, est venu l'âge ingrat des vieilles filles, entre trente-cinq et quarante ans, avec le regret douloureux de la maternité manquée; leurs bras ont comme un malaise de n'avoir pas d'enfants à bercer; leur coeur a, comme en provision, toute leur tendresse amassée dont personne n'a voulu. Elles ne savent qu'en faire; elles la donnent tout entière à leur chat ou à leur chien, — ou bien elles la transforment en charité, en pitié pour tout ce qui souffre autour d'elles, — ou bien elles n'en trouvent pas du tout l'emploi; alors, parfois, elles en deviennent folles ou elles meurent.

Elles ont une gaucherie qui n'est pas sans grâce. Elles ignorent toutes sortes de choses qui sont grossières et vilaines, comme de ptites filles innocentes; leur figure aussi garde souvent une gentille fraîcheur: les pommettes restent roses, les yeux candides et doux. La vie qu'elles entrevoient sans la connaître et sans la comprendre leur cause de grands étonnements.

Il faut les plaindre infiniment. Nulle destinée n'est plus triste, plus douloureuse que celle des vieilles filles. Notre société moderne, si indulgente et complaisante aux vieux garçons est inexorable pour elles. On ne leur passe rien, on ne leur permet rien, pas même de gagner leur pain quotidien. En dépit de tous les raisonnements, notre temps reste convaincu que la femme n'est bonne qu'à avoir des enfants et à les élever.

La pauvre fille qui n'a pas d'enfants n'a pas sa raison d'être ici-bas, n'a pas sa place dans notre organisation sociale. Les professions dites (par ironie sans doute) libérales lui sont fermées. On lui permet bien, à la rigueur, d'apprendre tout ce qu'il faudrait pour exercer utilement ces professions, mais on lui défend de les exercer. Si, parfois, elles arrivent à prendre un métier, on les rétribue trois fois moins, à travail égal, que les hommes. Encore sont-elles alors l'objet de quelque mépris. On n'enlèvera pas notre esprit français, de notre vieil esprit gaulois dont nous sommes fiers, cette idée fondamentale que les femmes sont faites uniquement pour l'amour et la maternité; c'est une opinion qui nous vient des troubadours, et aussi, disons-le, d'époques plus barbares.

Quoiqu'il en soit, je crois qu'il vaut presque mieux aux femmes de se mal marier que rester filles. C'est une des grandes tristesses du temps présent.

André Beaunier.

LES VOEUX SUR LE CHAMP DE BATAILLE

Un père de famille écrit à sa femme:

Je vous suis bien reconnaissant des prières que vous faites monter vers le ciel pour que Dieu daigne me renvoyer sain et sauf au milieu des miens et en même temps des sacrifices que vous voulez bien vous imposer dans ce but. Oui, il faut avoir confiance et s'armer de courage! Malgré les moments d'angoisse que l'on passe, loin du toit familial et au milieu des obus et de la mitraille, je dois remercier le bon Dieu de m'avoir conservé la santé et la force morale nécessaires pour échapper aux balles ennemies.

Je prie Dieu, moi aussi, et je vous assure que c'est de bon coeur et avec toute la ferveur dont je suis capable. Je lui demande de me conserver à votre affection. S'il daigne exaucer mes prières, je fais le voeu de faire une neuvaine à Notre-Dame et d'y communier avec toute ma famille; de faire un pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes aussi étendu que possible; de remplir chaque année mon devoir pascal; d'assister à la messe tous les dimanches; de me dévouer pour l'Eglise et de la défendre contre ceux qui l'attaquent; en un mot, de me montrer partout et toujours bon et fidèle chrétien.

Prends acte de ces promesses pour me les rappeler au besoin. J'espère, ma chère L..., que ces résolutions prises sur le champ de bataille, face aux barbares Teutons, te prouveront la fermeté et la vivacité de ma foi religieuse.

Je te recommande de continuer à faire prier nos enfants pour moi, qui ferai désormais mon devoir comme père en leur donnant toujours le bon exemple.



Pour Lire au Foyer le Dimanche



PAQUES

Je ne m'adresse ni à un turc, ni à un juif, ni à un protestant, ni à un athée.

Je m'adresse à toi, baptisé, fils de parents, grands-parents catholiques, feuille nouvelle et lointaine de cet immense arbre humain, dont toutes les racines ne vécurent, ne vivent et ne vivront que de christianisme; et je te dis: Les Pâques commencent... Ces Pâques sont ton grand devoir religieux de l'année. Fais le geste de ta race... Fais tes Pâques!

* * *

Si tu es dans les tranchées, ne te raidis pas contre le souffle religieux qui vient de l'au delà tout proche. C'est si bon d'être prêt devant la mort guetteuse.

L'abbé Payen, aumônier militaire du diocèse de Besançon, écrivait l'autre jour:

"J'entends encore les appels d'un de nos artilleurs en retard, me poursuivant, faisant plus d'un kilomètre sur des chemins affreux, alors que j'allais visiter une batterie au fond d'un bois. "Monsieur l'aumônier, me dit-il, je vais demain au front, je voudrais faire un petit nettoyage."

Et cette lettre d'un soldat du Pont-de-Claye:

"C'était vraiment beau et on se sentait doublement ému en entendant des sanglots étouffés sortir de ces poitrines de militaires que l'on ne voit pas souvent pleurer et qui blaguent et rient devant les obus prussiens. Je garderai toute ma vie le souvenir de ces messes dites par des prêtres-soldats que l'on voit officier avec de gros souliers ferrés et boueux, et dont l'aube laisse apercevoir les molletières recouvrant les godillots. Chacun des pas du célébrant fait poum! poum! sur les marches de l'autel, habituellement foulées par des chaussures silencieuses."

Et cette dernière, si pleine de pressentiment et de poésie:

"Voilà plus d'un mois que j'habite le même trou, dans le même bois. A mon arrivée, les arbras avaient encore leur frondaison. Aujourd'hui, la jonchée des feuilles mortes va s'épaississant, comme va s'augmentant le nombre des morts tombés au champ d'honneur. Je pensais, l'autre jour, en contemplant la beauté mélancolique de ce spectacle: "Peut-être faut-il un "humus" à la race comme à la terre?" Il me semble que déjà le résultat des sacrifices accomplis se fasse sentir. On dirait qu'un large souffle venu d'en-haut a purifié les conversations et les plaisanteries."

* * *

Le jeune soldat qui écrivait au crayon ces lignes sur son sac fut tué par une balle quelques heures après.

Tu es à la merci d'une balle pareille.

Je ne te connais pas... je n'ai aucun intérêt humain à te crier cet avertissement.

A l'instant même, on m'apporte l' "Illustration". Sa grande page est consacrée à l'enterrement d'un prisonnier français au camp de Parchim, à 20 kilomètres de la Baltique.

Si tu voyais ces figures graves et douloureuses!...

Sous les yeux des officiers allemands, tous les Français suivent fièrement, pieusement, l'humble croix de bois que tient en l'air un des prisonniers. Cette croix, je te garantis que personne ne songe à la renier... que personne n'est resté à la porte de l'église allemande.

Toi, qui es aussi devant les Prussiens... toi que certains neutres croient encore si irréligieux, fait comme tes camarades prisonniers, ne reste pas à la porte de l'église... Ne renie pas plus ton Dieu que tu renies ton pays... Car, vois-tu, ce Dieu-là, il fut le premier à porter la croix; et il mit tant de gloire sur elle, que le signe ignominieux est devenu le suprême témoignage d'honneur.

C'est ce Dieu-là qui t'invite aujourd'hui.

Fais tes Pâques!

* * *

Et si tu n'es pas dans la tranchée, si tu n'as même pas, à l'heure présente, le bonheur d'être soldat, alors communie pour attirer sur nous tous la bénédiction de Dieu.

C'est l'année du devoir. Ne refuse pas de remplir le tien, toi surtout qui n'as que celui-là!

N'as-tu pas éprouvé, en lisant les journaux, un malaise devant ces peuples neutres qui ne savent pas ce qu'ils veulent...?

Toutes les voix les appellent à notre côté, celle de la justice, de l'idéal et de l'intérêt...

Ils entendent et ils piétinent..

Fils de baptisé, la grande voix de l'Eglise t'appelle aussi. Ne sois pas un neutre... ne piétine pas... viens!... viens vite, car la moitié de tes prêtres est mobilisée.

* * *

Fais tes Pâques... tes Pâques de guerre!

Fais-les pieusement, car l'heure est solennelle; les plus rudes épées du monde sont dans la balance de Dieu. "Vae Victis. Malheur aux vaincus!..."

Et, de retour sur ta chaise, mets la tête dans tes mains, et dis à peu près cette prière:

"Mon Dieu, je ne crois pas que vous soyez le "vieux dieu" du kaiser.

"... Je crois, au contraire, que vous êtes éternellement jeune et indépendant de toute confiscation humaine.

"... Je crois que vous distinguez entre les prières qui montent vers nous...

"... Je crois que vous détestez l'orgueil... que vous abominez la guerre et ceux qui la déchainent.

"... Je crois que vous aimez la France, parce que si elle connait parfois, comme Madeleine, des instants de folie, elle a ses longues heures de noble amour et d'immense générosité.

"... Je vous offre cette communions pour ma patrie bien-aimée... pour les soldats qui la défendent... pour les mourants qui appellent leur mère sur le champ de bataille... pour les blessés qui gisent dans les lits d'ambulances... pour les prisonniers qui rêvent de la patrie absente... pour les femmes en deuil... pour les petis enfants qui ne reverront plus leur père..."

* * *

Oui, fais tes Pâques.... Et que ce soit une consolation pour toi, qui ne te bats pas, de penser que, dans un coin d'église, en accomplissant ton simple devoir, tu collabores par ta prière à la libération du territoire.

Dieu veut nous sauver...

Pas plus que la charrue ne fait la moisson, le 75 seul ne peut assurer le succès de nos armes.

C'est Dieu qui laisse se créer les grandes erreurs au bout desquelles culbutent les plus puissants orgueilleux de l'histoire.

Il nous "montre" aujourd'hui la victoire.

Nous la voyons... De nos mains étendues, nous la touchons presque. Mais elle n'est pas encore à nous.

Que tous les chrétiens qui aiment la France accomplissent le plus tôt possible leur essentiel devoir... Qu'ils fassent violence au ciel... qu'ils lui arrachent le pardon de nos fautes.

Et cette victoire, quittant enfin les régions où elle se voile encore, viendra se poser, les ailes frémissantes, sur la hampe de ces drapeaux qu'elle connait bien... à l'abri glorieux de nos trois couleurs!

Vive la France immortelle! la France qui croit, qui espère et qui prie!...

Pierre l'Ermite.

LE GAI BLESSE

Un soldat a été touché au pied droit et sa main droite est dans un assez lamentable état, du fait d'une seconde balle.

On lui demande, en le voyant si éclopé:

—C'est peu commode pour manger, hein?

—Oh! répondit-il en riant, on s'arrange toujours. Je mange de la main gauche et je boite du pied droit.

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

SELON QUE VOUS SEREZ CATHOLIQUE OU NON

America, 6 mars dernier, cite quelques cas typiques de l'impartialité de l'administration postale des Etats-Unis.

Un individu de Philadelphie envoie par poste à un de ses amis, à l'occasion de la mort de sa femme, une bouteille de champagne avec la recommandation de saouler son chagrin. Immédiatement dénoncé, l'administration des postes américaine l'a fait condamner à subir un procès pour violation des lois de la circulation postale. Un autre individu s'est permis d'expédier par la poste une caricature du prêcheur "Billy Sunday", le représentant comme un individu peu sincère. Dénoncé, il devra lui aussi comparaître devant la justice de son pays.

Sans critiquer ces deux décisions, **America** demande quand les autorités postales américaines décideront à faire droit au quart de million de protespostales américaines se décideront à faire droit au quart de million de protescontre le Pape et les catholiques en général.

Parions qu'**America** n'aura jamais de réponse.

RUSSES ET RUTHENES

Le Saint Synode, la tête de l'église grecque schismatique, vient de demander au gouvernement russe la suppression des évêques ruthènes en Galicie.

La persécution ne tardera donc pas à s'abattre sur les Ruthènes de la Galicie.

ENCORE LES AGENCES A NOUVELLES

Le Pape! Vieillard qui préside au Vatican à la décrépitude d'une religion surannée! Et cependant que le monde non-catholique s'en préoccupe; et, surtout, quand l'univers est tout secoué par la plus grande des guerres dont l'homme ait été témoin. Bon gré ou mal gré, l'on veut que le Pape intervienne, l'on ne peut souffrir qu'il s'abstienne de prendre partie dans la mêlée matérielle des peuples et que de son regard de Père Spirituel, il embrasse le bien général de tous les peuples et rappelle les nations coupables au respect des lois divines. Ceux-là même qui hier lui criaient rageusement de ne s'occuper que du domaine spirituel de l'Eglise et d'abandonner à leurs déprédations son domaine temporel, le blâment aujourd'hui avec non moins de rage de planer plus haut que la sphère où ils s'agitent et de ne pas prendre partie pour l'un des belligérants et de se souvenir que Dieu a commis à sa charge des âmes de toutes nationalités.

Il ne se passe une semaine que les agences à nouvelles ne nous apprennent une nouvelle intervention du Pape. Tantôt c'est auprès de l'Empereur d'Autriche, tantôt c'est auprès du gouvernement italien. La plus récente et l'une de celles dont l'annonce a le plus fait jaser, c'est la prétendué tentative, par voie d'un journaliste, du Souverain Rontife de faire intervenir M. Woodrow Wilson, président des Etats-Unis, comme pacificateur entre les nations européennes.

Oh! que n'avalera la bêtise populaire, surtout celle des milieux populaires protestants élevés dans l'ignorance totale de la vie du Vatican, de ses rapports avec les différents pouvoirs!

Est-il chose plus ridicule, plus absurde que cette prétendue intervention du Pape auprès du président des Etats-Unis, surtout, dans les circonstances où on la dit se faire?

Par l'intermédiaire d'un journaliste, et quel journaliste: allemand, ignorant et l'italien et le français. Joli procédé de communication pour traiter avec le peuple américain du plus grave de tous les sujets. Absurdité qui aurait dû sauter aux yeux de tous les directeurs de journaux, s'ils ne savaient leur lecteurs capables d'avaler les pires crapauds. Car comment imaginer, que dans l'état de surrexcitation extrême et d'extrême sensibilité où vivent les différentes nations en conflit, Benoit XV, diplomate accompli et de carrière, fasse son porte-parole au président des Etats-Unis, d'un Allemand, pro-allemand déjà célèbre pour avoir été le confident de quelques-uns des pires coquins de la haute qu'exhibe actuellement l'Allemagne. Cela est contre toutes les données du bon sens.

* * *

Alors que penser de l'interview publiée par les journaux américains?

Simplement qu'elle est le fruit de l'imagination en quête de sensation du journaliste allemand américain.

LE POUVOIR TEMPOREL DU PAPE

Le paragraphe final de l'encyclique **Ad Beatissimi** a renouvelé toutes les protestations de Pie IX, de Léon XIII et de Pie X contre la spoliation du pouvoir temporel des Papes.

Les événements se précipitent si rapidement en ce siècle qu'on est tenté d'ignorer l'importance des revendications papales. On oublie facilement qu'il s'agit, comme l'écrivait au lendemain de l'apparition de cette déjà célèbre encyclique, du "libre exercice de la puissance religieuse, de la juridiction plénière du Pape de Rome sur l'Eglise universelle." C'est là un point d'une importance capitale pour l'Eglise. Elle ne peut admettre que son Chef soit soumis à la juridiction temporelle d'un état, quel qu'il soit. Il doit, politiquement et juridiquement, "être affranchi de tout pouvoir humain dans l'administration de sa charge apostolique".

* * *

A quoi bon un pouvoir temporel des Papes, a-t-on souvent objecté? Le Christ n'a-t-il pas dit que son royaume n'était pas de ce monde?

A quoi bon? Pourquoi nécessaire? Pourquoi commandé, nécessité par la charge apostolique du Souverain Pontife? Pourquoi le Souverain Pontife n'a pas accepté les lois de garanties offertes par l'état italien et a toujours protesté contre l'injustice commise?

Tout simplement, répond en résumé un des plus brillants chroniqueurs des Etudes, parce que depuis la destruction de la souveraineté **territoriale** du Pontife de Rome sur les anciens Etats de l'Eglise, on lui a imposé une condition anormale et précaire dont les temps présents démontrent toute la fausseté, tous les inconvénients.

Que l'Italie, comme tout le fait prévoir, se jette dans la mêlée internationale, comment sauvegardera-t-on la liberté des rapports entre le Saint Siège et les gouvernements les évêques et les fidèles des nations en guerre contre l'Italie? Comment le Souverain Pontife pourra-t-il traiter des affaires de l'Eglise avec les catholiques d'Allemagne et les catholiques d'Autriche? Sera-t-il possible aux représentants accrédités auprès du Vatican des nations alignées contre l'Italie de demeurer en territoire italien? En d'autres termes, le libre exercice du pouvoir spirituel du Pape ne sera-t-il pas fatalement dépendant des intérêts et du bon plaisir du gouvernement italien?

Autant de questions que la probabilité de la participation de l'Italie au conflit rend de jour en jour plus inquiétantes. Déjà la presse européenne suggèrent des solutions, mais aux yeux de nul n'échappent la grandeur et la difficulté du problème.

D'aucuns avouent déjà franchement que si l'on avait su ou plutôt voulu entourer l'exercice de la charge apostolique du Pape des conditions qu'elle exigeait, on aurait aujourd'hui à envisager de moins un autre difficile problème.

LETTRES D'UN PAYSAN AU FEU ....

Les lettres suivantes d'un territorial des Terres-Froides, diocèse de Grenoble, aideront à connaître l'âme du paysan resté chrétien, fidèle à Dieu et à son foyer.

Il s'avance, avec son régiment, vers la ligne de feu: il ne pense qu'à sa femme et à ses enfants.

Ennery, le 21 novembre 1914.

Ma chère Marie,

Combien je me suis associé à tes grands soucis et à tes peines pendant ces jours où la "batteuse" était dans notre cour et y était sans moi. J'ai bien demandé au bon Dieu que tout se fasse sans accident.

Je suis à 30 mètres de l'église d'Ennery. J'ai assisté à la messe tous les matins, et plusieurs fois par jour je vais m'agenouiller aux pieds de la Très Sainte Vierge pour lui demander que tu ne sois pas malade et que tu puisses supporter tes travaux.

La messe est dite par un de nos camarades, un prêtre de Vienne, qui est de ma compagnie.

Dimanche matin, je vais essayer, avec un autre soldat, de servir la messe.

Je prierai bien pour toi et les enfants. Je penserai que le père et le fils seront tous les deux enfants de choeur à 650 kilomètres l'un de l'autre.

Le lendemain, il rend compte de la cérémonie et écrit encore à sa femme:

29 novembre.

Comme je te l'annonçais, j'ai servi la messe ce matin. Si tu m'avais vu au pied de l'autel, avec mon carton à la main, il me semblait être encore à 12 ans! C'est moi qui ai distribué le pain bénit. A la messe, il y avait très peu de civils; l'église était pleine de militaires, officiers et soldats, tous mélangés. Mon camarade a fait une belle prédication. En donnant le pain bénit, passant devant les enfants de l'école, je n'ai pu empêcher deux grosses larmes de couler sur mes joues, car ces enfants m'ont rappelé Joseph et Marie-Louise. Personne ne s'en est aperçu.

Après la messe, je suis allé avec mon camarade, M. l'abbé G..., m'agenouiller à l'autel de la Très Sainte Vierge, et lui ai demandé, si je restais sur le champ de bataille, de veiller sur toi et sur les enfants.

Je n'oublierai pas cette bonne journée...

STATIONS AUX NOMS BIZARRES

Sur une ligne du Midi roulait dernièrement, à une allure modérée, un convoi de prisonniers allemands, escortés par des territoriaux.

Un des Boches, sachant quelques mots de français et paraissant très désireux de s'instruire, posait des tas de questions sur les pays traversés à un brave territorial que cette conversation n'amusait pas et qui aurait préféré fumer tranquillement sa pipe.

Chaque fois que le train s'arrêtait, le prisonnier Boche demandait: "Où? Où?" et le territorial devait lui lire le nom de la station, que l'autre inscrivait sur un petit carnet.

A la fin, agacé, le soldat français finit par répondre:

—Tu peux bien lire toi-même, eh! fourneau! C'est écrit en face de toi...

Le boche écrivit le nom qui était, en effet, imprimé en grosses lettres sur un des bâtiments de la gare: "Lampisterie."

Et à la station suivante, pour montrer à son professeur qu'il s'était bien assimilé sa méthode, il lui montra fièrement ce nom de ville qu'il avait trouvé et copié tout seul: "Urinoir".

Lorsque ce voyageur écrira en Allemagne pour indiquer son itinéraire, il est à craindre qu'il embrouille encore les notions fantaisistes que possèdent les Boches sur la géographie de la France.

SCENE D'EPOPEE

Un capitaine du ...e d'artillerie vient d'accomplir un acte de folle bravoure. Il mérite la croix. Le général commandant les troupes décide de la lui donner immédiatement, devant ses hommes. La batterie est en position et tire... Comme cadre: le ciel bas des Flandres, la plaine submergée de l'Yser.

En un pareil moment, pour décorer ce héros, il ne peut être question du cérémonial ordinaire. D'abord il n'y a ni trompettes ni tambours. Et puis, s'il y en avait, on ne les entendrait pas! Le général a une inspiration. Il suspend le tir de la batterie et fait appeler en avant le capitaine. Celui-ci revient justement de l'ambulance où on lui a raccommodé à la hâte un bras cassé, sa deuxième blessure. Et il apparait encore étourdi, les vêtements déchiquetés, maculés de sang et de boue.

Le général tire son sabre, se retourne vers la batterie:

—Première pièce... ouvrez le ban!

La "première place" a compris. Elle bondit sur place, crache sa mitraille. Tout le monde, d'ailleurs, a compris. Le prestigieux honneur fait à cet artilleur par ses pièces mêmes étreint les âmes. Il se fait un tel silence dans les poitrines que, sans le raffût assourdissant que mènent les Boches des dunes, on entendrait toquer les coeurs. Le vent glacé de l'Yser apporte par rafales des lambeaux de la formule solennelle:

—Capitaine X..., Président de la République..., chevalier de la Légion d'honneur.

Le général arrache sa croix, l'épingle... Deux coups de plat de sabre sur les épaules, l'accolade... Le "récipiendaire" vacille, ébloui d'émotion. Il tremble pour la première fois de sa vie! Et, alors que tous les témoins de cette scène épique retiennent leurs larmes, lui laisse abondamment couler les siennes, de vraies larmes de gosse comme en trouvent les hommes de tout âge à certains moments. Ses joues terreuses ressemblent à la plaine inondée de l'Yser. Dans les bras du général, il balbutie entre des hoquets:

—Je n'ai pas encore gagné la croix... donnée de cette manière... c'est maintenant que je jure de la mériter!

Le général a dû se raidir pour reculer de quelques pas et lever à nouveau son sabre:

—Quatrième pièce, fermez le ban!

La quatrième pièce hurle à la mort comme la première... La bataille continue.

BIBLIOGRAPHIE

Librairie Notre-Dame, rue Notre-Dame-Ouest, Montréal

Librarie Garneau, rue Buade, Québec

L'Ame de Rolland, par M. Battanchon, épisode des guerres de religion. Prix: 2 fr.

Le livre que M. Battanchon vient de livrer à la publicité est un de ces rares romans. Il n'en est pas moins intéressant, captivant même. Les personnages mis en scène sont des monstres et des héros, comme on en trouve toujours aux époques troublées de notre histoire. A côté du cruel sire d'Aubépin, de ce Vendéen dégénéré, véritable Néron moderne, on est heureux de rencontrer l'aimable et douce Gillete Le Huic, dont l'âme pleine de candeur entraîne irrésistiblement au bien; le prêtre martyr Symphorien, admirable de courage et de piété; le capitaine Bénédict enfin, vrai type du chevalier prêt à verser son sang pour les nobles causes.

"L'Ame de Roland" est un livre d'une lecture agréable et aussi d'une inspiration élevée. Il a de l'intrigue, de riches descriptions et beaucoup de vie. En maints passages, l'auteur chante sa foi avec de fiers élans d'enthousiasme. Il a su comprendre que le premier devoir de tout écrivain est de porter en haut les âmes de ceux qui les lisent.

Autour de la Ferme



LA LUZERNE

Une mine d'or, avons-nous dit dans un numéro précédent de **la Liberté**.

Mine d'or par le rendement qu'elle donne quand on la sert aux vaches, mine d'or pour le terrain qu'elle enrichit.

—Mais avec un rendement comme celui-là, elle doit au contraire appauvrir la terre.

Non, elle donne beaucoup au cultivateur qui la récolte, elle ne donne pas moins à la terre qui la pousse.

Expliquez un peu cela, car ça paraît trop beau pour être vrai.

D'abord la luzerne a un feuillage fort touffu, c'est ce qui fait qu'elle vient à produire jusqu'à cinq tonnes à l'acre.

Mais ce feuillage touffu a un autre avantage. Il absorbe beaucoup des gaz de l'air et pour faire descendre ces gaz dans le sol la luzerne a de fortes racines qui plongent dans le sol à trois ou quatre pieds.

Voyez-vous maintenant comment le sol est enrichi par la luzerne? Ai-je besoin de dire que la présence des gaz fait des transformations qui produisent l'humus, qui est la véritable graisse de la terre. Et puis quand vous relevez une pièce de luzerne vous ne faites que couper les racines à une certaine hauteur. Mais toutes les racines qui ont pénétré plus avant que la profondeur de votre labour vont en se pourissant laisser autant d'engrais sans compter l'immense avantage du drainage naturel facilité par ces milliers de racines qui plongent jusqu'à trois et quatre pieds. Un relevé de luzerne supportera infiniment mieux les intempéries de la sécheresse ou du trop d'eau qu'un autre champ qui n'aura pas été ainsi défoncé.

Ce qui fait que parfois une pièce de blé d'apparence magnifique jaunit et périt après une pluie abondante, c'est que sous les cinq ou six pouces de terre "ameublée" par votre charrue, se trouve une couche dure qui ne se laisse pas pénétrer par l'eau et comme dans ce pays on n'a guère de dévotion pour les fossés, le blé noyé et chauffé immédiatement après par un soleil brûlant, jaunit et meurt.

Rien de tel à craindre sur un relevé de luzerne.

Allons, cultivateurs, une pièce de luzerne et au plus tôt. Cela vaut mieux que du labour d'été; au lieu de coûter cinq ou six piastres l'acre, ce que coûte le labour d'été quand il ne coûte pas davantage, vous aurez un rendement abondant et une terre améliorée.

ECORNEMENT DES ANIMAUX DANGEREUX

Le taureau peut devenir dangereux. Il n'est pas prudent de le laisser libre. D'ailleurs aucun reproducteur de quelque race d'animaux que ce soit ne devrait être libre de vagabonder; rien n'est plus contraire aux intérêts généraux, surtout là où on veut améliorer un troupeau. Car il y aura toujours de ces animaux rachitiques et misérables qui finiront par s'introduire dans le troupeau que l'on veut améliorer, et causeront un dommage très considérable au propriétaire.

Mais voici un bon et bel animal que l'on veut garder et utiliser, mais qui est muni de cornes dangereuses; peut-on lui couper les cornes? Quand et comment doit-on procéder?

L'opération bien faite, n'est pas préjudiciable à l'animal. Cela ne lui enlèvera rien de sa vigueur; et il n'en sera que moins redoutable.

Pour cela, on peut procéder comme suit, d'après les recommandations de la ferme expérimentale d'Ottawa.

Saison.—L'opération ne doit se faire ni quand il fait trop froid ni quand il y a des mouches. Ceux qui choisissent la journée la plus froide de l'hiver pour faire l'opération, et chasser l'animal dehors pour que le froid arrête l'hémorragie, prennent un moyen dangereux qui pourrait en certain cas causer la mort de l'animal.

Les mois de mars, avril, octobre et novembre sont les meilleurs mois pour cette opération.

Opération.—Couper les cornes tout près de la tête, environ 1-6 pouce de la peau à la racine de la corne. Se servir d'une bonne scie à viande et non d'une tranche.—L'hémorragie sera beaucoup moins considérable si on a soin d'attacher solidement une corde autour de la tête de l'animal, juste au-dessous de la base des cornes. On enlèvera cette corde quelques heures après l'opération. Quand l'épanchement du sang est fini, on peut hâter la guérison de la plaie par l'application d'huile carbonisée ou de goudron de gin et du saindoux.—Prendre garde que l'animal opéré n'aille se frotter la tête dans une meule de foin ou de paille, tant que la blessure n'est pas complètement guérie.

PREPARATION DE SEMAILLES

Voici venir la saison des semailles

Une question toujours inquiétante est de savoir si le grain que l'on se propose de mettre en terre, lèvera bien; si c'est une bonne semence. On peut sinon résoudre absolument la question, du moins arriver à prévoir assez bien les résultats.

D'abord, les graines lourdes sont préférables aux graines légères. Elles ont plus de vigueur, nourrissent mieux leur germe, et le résultat d'après expériences faites en Europe et aux Etats-Unis est que, pour les pois par exemple, les plantes nées de graines lourdes commencent à fleurir quatre jours plus tôt que les autres plus légères, et dans l'ensemble de la récolte ils atteignent leur maturité cinq à six jours plus tôt.

Il y a donc lieu de faire un choix, et le cultivateur devrait dès l'automne, avant de vendre son grain, mettre de côté, pour la semence ce qu'il y a de plus beau, et ne pas s'empresser de le vendre.

Comment s'assurer de la vitalité des graines que l'on veut semer?

Premier moyen. — Jeter ces graines dans une cuve remplie d'eau; et enlever tous ceux qui surnagent, car ils ne valent que peu ou point, comme semence. Ceux qui restent au fond sont les seuls vraiment bons à semer.

Deuxième moyen. — (surtout les graines achetées chez le marchand et dont on ne connaît point la valeur). Mettre quelques-unes des graines, pour essai, dans un pot de terre, légèrement arrosée; le recouvrir d'un verre, une vitre ordinaire, et exposer à une température assez élevée et constante. Le verre arrêtant l'évaporation, la germination se fait très vite, et on verra bientôt la valeur comme semence, de ces graines.

Troisième moyen. — Placer dans une soucoupe, l'un sur l'autre, deux morceaux de drap que l'on imbibe d'eau. On répand sur la surface des graines d'essai, puis on recouvre d'un troisième morceau de drap également imbibé d'eau. On place le vaisseau dans un endroit assez chaud, et l'on maintient les linges imbibés. Au bout de peu de jours on verra toutes les mauvaises graines moisies et toutes les bonnes germées; on jugera par ce moyen de la proportion entre graines vivaces et celles qui ne le sont pas, et il faudra en tenir compte pour la quantité à mettre en terre.

CERCLES AGRICOLES

Pour les enfants

On ne saurait trop insister sur l'importance des cercles agricoles pour enfants établis déjà dans cinq de nos paroisses par M. I. Villeneuve, professeur et démonstrateur en industrie laitière au Collège d'Agriculture de Winnipeg. Actuellement, cinq de ces cercles ont été constitutués: Saint-Malo, 60 membres; Otterburne, 50 membres; Saint-Pierre, 105 membres; Saint-Labre, 50 membres; Somerset, 75 membres: en tout, 340 membres.

Le cercle agricole pour enfants est une des meilleures préparations, un des meilleurs entrainements qu'on peut demander pour le fermier de demain. Pour aimer la terre, il faut la connaître, savoir ce qu'elle nous donne, ce qu'elle peut nous donner si on la travaille bien. Ce sont autant de choses qu'on ne saurait trouver dans les programmes affreusement surchargés de matières indigestes de nos programmes d'études pour les écoles primaires. Outre qu'il est un stimulant à l'amour du sol, de la ferme, le cercle agricole pour enfants est nécessairement un complément de l'école ordinaire. Trop de nos cultivateurs croient qu'un enfant a suffisamment de science quand il quitte l'école du village: il n'a plus rien à apprendre, il est prêt pour la vie. Cela est une grande erreur. Au sortir de l'école, l'éducation d'un enfant est incomplète: tout au plus l'a-t-on préparé pour poursuivre d'autres études. Pour le fils de fermier, ces études sont celles de l'agriculture, celles qui se rapportent directement à la ferme, à sa prospérité. Dans les cercles agricoles pour enfants, plus tard, dans les cercles agricoles pour hommes, il préservera son éducation première, l'empêchera de se rouiller, l'accroîtra sans effort et agréablement.

LE MARCHE

Les arrivées ont été peu fortes la semaine dernière et les prix ont tendance à monter. Le marché à viande marque une avance de 10 à 15 sous par cent livres. Pour le bétail ordinaire, il n'y a pratiquement pas de changement, quoique la demande soit soit bonne. Le bétail pour élevage se vend bien, l'approvisionnement ne répondant pas absolument à la demande. La demande de l'est pour le porc est bonne.

BESTIAUX

Prix, argent comptant, à Winnipeg, à la fin de la semaine.

Taureaux—

Premier choix	$7.35 à $7.80
Bon choix	$6.75 à $7.25
Bon	$6.50 à $6.75
Elevage-choix	$5.85 à $6.40
Bon	$5.25 à $5.85
De race—choix	$5.50 à $6.00
Moyens	$5.00 à $5.50

Boeufs—(Bulls)

Premier choix	$5.00 à $5.25
Moyens	$4.50 à $5.00
Légers	$3.75 à $4.00

Boeufs—(Oxen)

Premier choix	$4.75 à $5.25
Bon	$4.25 à $4.75
Moyens	$3.75 à $4.25
Ordinaires	$3.00 à $3.75

Vaches—

Premier choix	$5.75 à $6.25
Bon choix	$5.25 à $5.75
Bon	$4.50 à $5.00
Elevage	$3.75 à $4.50
Pour le marché	$3.00 à $3.25
Bon pour la mise en conserve	$2.00 à $2.50
Laitières, excellentes	$60 à $70
Laitières, bonnes	$45 à $50

Veaux—

Choix, 125 à 225	$6.25 à $7.00
Moyens	$5.75 à $6.25
Lourds	$5.25 à $5.75

Génisses—

Premier choix	$6.25 à $6.60
Bon choix	$5.75 à $6.10
Bon	$5.25 à $5.75
Elevage	$4.65 à $5.50

Cochons—

De choix	$8.25
Légers, 140 et moins	$6.00
Très légers, 110 et moins	$5.00 à $5.75
Truies	$.5.50
Truies maigres	$4.50

LES PRODUITS

Prix du gros

Fin de la semaine dernière

Ooeufs—

Frais pondus	16-17

Beurre—

Crêmerie	.36
Ferme (dairy)	22-28

Saindoux—

En briques	.12
Chaudière (50)	$6.13
Seau (20)	2.52
Caisse (5)	7.72
Caisse (3)	7.80

Fromage—

Nouveau	.19¾
Twins	.20

Viandes préparées—

Boeuf	12½-13
Veau	.12½
Mouton	13-16
Porc	.09½

Viandes cuites—

Jambon	.13.17
Bacon	.13-.18
Epaule	.12½
Porc salé (baril)	.22
Bologne	.10
Saucisse de porc	10½
Pieds de cochons	$1.25

Volailles—

Coqs	.06
Poulets	.09
Dindes	.12
Canards	.09
Oies	.09

Alimentation—

Son (tonne)	$26—$27
Gru	$26—$27

Sucre—

Extra, garanti	$7.40

Foin et fourrage—

Manitoba, naturel	$17
No. 2	$16
No. 3	$12
Sauvage, No 1	$13
Sauvage, No 2	$11
Sauvage, No 3	$10
Avoine, le boisseau	68-70
Blé, No. 4, la tonne	30-31
Avoine cassée	$41-42
Blé d'inde à vaches (la tonne)	$33-$34

Fleur—

Patents	$7.70
Avoine roulée, sac de 80	$3.50

Peaux—

Gelées	11—12
Brutes, No 1	5—5½
Brutes, No 2	4—4½
Mouton: tondus du printemps	50-51
Laine: rude	13-14
Laine: douce	16-18

LES GRAINS

Blé—

No 1 nord	158
No 2 nord	157¼
No 3 nord	154¾
No 4	149¾
No 5	146½
No 6	142½

Avoines—

No 2 blanche	65⅝
No 3 blanche	62⅞
Extra No 1 fourrage	62⅝
No 1 fourrage	61⅞
No 2 fourrage	60⅞

Lin—

No 1 N W C	178¼
No 2 C W	175½

POURQUOI L'ON NE REUSSIT PAS

Ce que peut l'industrie laitière

Depuis un certain nombre d'années déjà, dans nos provinces du Manitoba et de l'Ouest, si riches en ressources agricoles, on médit volontiers et l'on se plaint amèrement de cette grande pourvoyeuse de richesse qu'est l'agriculture. **A quoi bon** cultiver la terre, dit-on? ses produits ne rapportent plus un bénéfice suffisant; pour tout dire en un mot bien connu: ça ne paie plus.

A quoi est dû cet état de choses qui, à bon droit, préoccupe tous ceux qui s'intéressent à l'avenir de ces provinces si riches de promesses? Est-il dû au sol lui-même? ou bien faut-il l'attribuer à ceux qui le cultivent?

Pour moi qui depuis un certain nombre d'années déjà cultive des terres manitobaines, et non pas certes des meileures, je n'hésite pas à dire que le sol produit, quand il est rationnellement cultivé, des bénéfices suffisants pour assurer l'aisance de de tout cultivateur travailleur et soigneux.

L'état de malaise ou même de gêne ressenti par un bon nombre de cultivateurs, à l'heure actuelle, me semble dû à deux causes principales.

1o On ne cultive pas le sol d'une manière assez méthodique, assez rationnelle, assez... scientifique, c'est un bien gros mot mais il exprime une idée très vraie. Trop souvent on veut semer très grand et l'on sème trop vite; le travail est mal fait, les labours ne sont pas assez profonds et le sol n'est pas assez disqué ou hersé.—Puis on a le tort de ne pas établir un cours de rotation sur la terre que l'on épuise vite en y semant du blé puis de l'avoine et, pour varier, de l'avoine, puis du blé. Pourquoi ne pas alterner, par exemple, la culture du blé ou de l'avoine avec celle de la luzerne, du trèfle ou du maïs? puis au bout de quelques années avoir un pacage. Il en résulterait un double avantage pour le cultivateur; sa terre se reposerait et il obtiendrait de la sorte un fourrage abondant et substantiel pour les animaux de la ferme qui mieux nourris deviendraient eux aussi une source de bons bénéficies.

Laissant de côté pour le moment cette question de la culture méthodique du sol que je viens d'énoncer en quelques mots et sur laquelle je me propose de revenir plus longuement dans d'autres articles, je veux aujourd'hui aborder l'étude de la seconde cause dont souffre actuellement l'agriculture.

Voici, d'après moi, cette seconde cause: on n'a pas sur la ferme assez d'animaux qui rapportent ou qui paient, pour employer l'expression courante; on n'a pas assez de bonnes vaches laitières, et cependant il y a là, pour le cultivateur, une source abondante de richesse, surtout si, comme je l'ai dit plus haut, il sait diriger sa culture de façon à produire lui-même la majeure partie des fourrages destinés à maintenir son troupeau en parfait état.

Aussi donc il importe au cultivateur d'avoir un bon troupeau de vaches laitières et de choisir avec soin les éléments de son troupeau.

Mais où trouver ces bonnes vaches laitières? Quelles sont-elles? C'est là la question. Nous allons tâcher d'y répondre.

Tout d'abord il est bon de faire remarquer que presque toutes les races de bovidés présentent des sujets remarquables par l'abondance et la qualité de leur lait; on en trouve même pour les races les plus communes.

Néanmoins c'est dans les races dites laitières que nous conseillons au cultivateur de choisir de préférence ses animaux. Celles-ci en effet, fournissent une plus grande proportion de sujets remarquables par leur lait. Chez certaines vaches le lait serait plus riche en matières grasses mais moins abondant, chez d'autres il sera plus abondant mais plus maigre; certaines demanderont, pour produire beaucoup, une nourriture plus substantielle tandis que d'autres, tout en étant bonnes laitières, se contenteront d'une nourriture ordinaire.

C'est au cultivateur de faire son choix d'après la nature du produit qu'il veut obtenir de ses vaches ou d'après la qualité du fourrage qu'il peut leur donner, vu les conditions où il se trouve; qu'il n'oublie pas toutefois qu'il multipliera les chances de succès en recrutant dans son étable des animaux de race pure.

Mais j'entends un de mes lecteurs me dire: Vous-même, n'avez-vous pas de préférence? Dites-le nous bien simplement.

Eh bien! oui, je l'avoue, parmi les races laitières celle que je préfère c'est la race Holstein. Pourquoi? Parce que je le connais par expérience et que je sais qu'elle a fait ses preuves au Manitoba.

Nombreuses sont les qualités de la vache Holstein; je n'en signalerai que trois ici: elle est robuste et supporte facilement les températures si variables du pays; elle donne un lait abondant et gras et, ce qui n'est pas à dédaigner, si on veut la vendre à la boucherie, elle fournit une viande abondante et de bonne qualité. D'ailleurs la majeure partie des vaches de cette race présente toutes les qualités de bonnes laitières.

Voici d'ailleurs quelques-uns des caractères généraux qu'elle possède et qui en indique la valeur—du reste ce sont les caractères distinctifs des bonnes laitières quelle qu'en soit la race.

Tête délicate, physionomie féminine, expression douce et calme, corne fine à partir de la base, cou fin aussi; épaule effacée en avant du côté du cou; poitrine développée et profonde et l'ensemble du corps s'élargissant de plus en plus de l'avant à l'arrière. Plus le train postérieur a d'ampleur, plus il y a de place pour les vaisseaux et organes de lactation.

Dos sensiblement droit depuis le garrot jusqu'à la naisance de la queue. Côtes espacées et assurant par là un vaste logement pour le coeur et les poumons. Veines lactées grosses et noueuses; (ce sont les veines qui sortent de dessous la poitrine et courent le long du ventre entre cuir et chair).

Le pis doit être large et se raccorder avec le ventre par une courbe arrondie et s'attacher haut à l'arrière; chez les bonnes laitières la peau qui le recouvre doit être douce et couverte de poils fins.—Il doit se contracter beaucoup après la traite. Enfin les trayons doivent être espacés et inclinés vers l'extérieur.

Si le cultivateur doit choisir avec soin les vaches, il n'est pas moins nécessaire pour lui de se procurer un bon reproducteur; c'est de celui-ci, en effet, que dépend surtout la puissance de lactation et la richesse du lait, c'est lui qui joue le rôle le plus important soit pour maintenir le troupeau en bonne condition, soit pour l'améliorer s'il laisse à désirer.

Que faire si les vaches que l'on a ne donnent pas une quantité suffisante de lait pour rapporter du bénéfice? C'est là une question essentiellement pratique que je veux résoudre avant de terminer ce trop long article.

Selon moi, il n'y a pas à balancer, la première chose à faire est de livrer à la boucherie les mauvaises laitières, car elles coûtent à loger et à nourrir autant que les bonnes et rapportent peu ou rien. Ensuite achetez quelques génisses de race pure avec un reproducteur de la même race. Avec les génisses obtenues on augmentera peu à peu le nombre de ses bêtes et l'on formera un troupeau de race pure; mais il faudra s'imposer comme règle de ne garder que les petites génisses absolument **bonnes**.

Si l'achat de quelques génisses de race pure est trop dispendieux, qu'on se procure du moins (on le peut faire assez facilement), un reproducteur de race pure.

Le premier croisement produira des génisses demi-sang; le second des trois-quarts de sang et la troisième génération des bêtes de race pure; alors on arrivera à posséder des animaux dans les conditions les plus favorables à la production du lait.

Géophile.

LE COMBAT NAVAL DE LA MER DU NORD

Les canons anglais ne tirèrent que sur des mouilleurs de mines

Londres, 16.—Il est maintenant certain qu'il n'y a eu aucun combat naval dans la mer du Nord. L'explication véritable des bruits qui ont couru à ce sujet est qu'une escadre en patrouille empêcha à coups de canon, des chalutiers de mouiller un grand nombre de mines sous-marines.

L'escadre aperçut de nombreux chalutiers à l'air paisible battant pavillon norvégien. Le temps était brumeux et la densité du brouillard était telle qu'un des navires de guerre anglais entra en collision avec un de ces chalutiers. Les autres chalutiers essayèrent de s'échapper, mais ils furent poursuivis et capturés. C'est alors qu'on découvrit qu'ils étaient allemands, sur quoi ils furent coulés à coup de canons ce qui, avec les explosions terribles des chalutiers donna l'impression d'une bataille.

Cet incident est d'autant plus intéressant que les Allemands cherchent de nouveau à faire croire que les Anglais font un mauvais usage des pavillons neutres.

• • •

Copenhague, 16.—D'après une dépêche de Berlin à la "Svenska Dagbladet", l'amirauté allemande a démenti officiellement les rapports disant que la flotte allemande avait été engagée avec des navires de guerre anglais dans la mer du Nor.

POUR RAVITAILLER LES TURCS

Les Austro-Boches se servant des "valises" diplomatiques

Paris, 15 avril. — Le "Journal" reçoit de Bucarest une dépêche indiquant que des explosifs et des pièces de rechange de canons sont transportés en Turquie par la Roumanie au moyen des courriers diplomatiques allemand et autrichien. On dit que la dimension et l'augmentation du nombre des paquets emmenés par ces courriers ont attiré récemment l'attention des fonctionnaires de la douane roumaine.

Ces "valises diplomatiques" qui sont exemptes de l'examen de la douane, dit la dépêche, pesaient quelquefois jusqu'à quatre mille kilos et jamais moins de deux mille. Le nombre de courriers est aussi considérablement plus grand que d'habitude.

On dit qu'une enquête secrète a révélé la nature de ce que contenaient ces "valises". On croit que par ce moyen, une quantité considérable de munitions et de matérial a été passée en contrebande au cours des dernières semaines. Les mesures les plus sévères ont été prises par le gouvernement roumain pour mettre fin à ces agissements.

LES PERTES NAVALES

Les Anglais ont perdu 43 navires de guerre, les Allemands 57

Washington, 14. — Le secrétaire Daniel, parlant des informations reçues au département de la marine au sujet des pertes subies depuis le début des hostilités par les marines anglaise et allemande, dit que jusqu'à ce jour les Anglais ont perdu 43 navires de guerre de toutes classes, sans y comprendre les croiseurs auxiliaires, et que l'Allemagne, à l'exception des mêmes navires, avait perdu un total de 57 navires.

LES PERTES ALLEMANDES

Deux cents wagons chargés de blessés traversent Leoplodshoche

Bâle, 13.—Une violente tempête de neige fait rage dans les Vosges, mais le combat continue. Deux cents wagons de chemin de fer remplis de blessés allemands ont traversé mardi Leoplodshoche, près de Bâle.

EN PROVINCE

Certains de nos correspondants abusant de notre libéralité, nous avons décidé de n'accepter à l'avenir que les correspondances accompagnées du nom du correspondant. Comme dans le passé, ce nom ne sera pas donné dans le journal; il nous permettra de constater les correspondants sérieux et ceux qui ne le sont pas. Autant que possible écrire à l'encre et sur un seul côté de la feuille.

SAINT-GEORGES DE CHATEAUGUAY

L'ange de la mort, qui depuis près de quatre ans ne s'était pas arrêté dans notre paroisse, est venu chercher de la part du bon Dieu, le petit Donat, enfant bien-aimé de M. et Mme Domina Vincent. Ce cher petit n'était âgé que de 2 ans et 2 mois.

Le bel ange du bon Dieu, aux grandes ailes immaculées, dont la blancheur se mirait à la pureté de la petite âme anxieuse de s'en aller, cueillit cette petite fleur à peine éclose et prit son essor vers le beau ciel où tout est blanc. A cet âge si tendre, l'âme s'envole si légèrement vers le bon Dieu! Si une pensée peut adoucir quelque peu la douleur de ceux qui pleurent, n'est-ce pas celle de l'espoir de l'Aurevoir là-haut? O vous, parents chrétiens, qui pleurez le départ de votre enfant chéri, n'oubliez pas que c'est un don de Dieu, de mourir jeune et sans tache!

• • •

Le 28 février, a été baptisée Marie-Laura, fille de M. et Mme Silva Vincent. Parrain et marraine, M. et Mme Osias Dupont, oncle et tante de l'enfant.

• • •

Le 12 mars, a été baptisé Joseph-Jean-Baptiste-Ephrem, fils de M. et Mme Arthur Vincent. Parrain et marraine, M. et Mme J.-B. Chèvrefils, oncle et tante de l'enfant.

• • •

Au commencement de mars, M. le curé a fait la visite de la paroisse. Nous relevons les statistiques suivantes, prises lors de cette visite:

Il y a dans la paroisse 26 familles; 10 célibataires établis sur des homesteads; 102 communiants et 38 non-communiants, soit une population de 140 âmes. Depuis l'an dernier, 2 familles ont quitté la paroisse.

MM. Joseph Papineau et Joseph Rioux sont les doyens de la paroisse, étant âgés de 74 ans. Puis viennent M. Louis Vincent, M. Arsène Vinet, M. Télesphore Dufaut, qui dépassent 60 ans. A tous ces citoyens intègres et honnêtes, nous souhaitons une longue et heureuse vieilles.

• • •

Nous avons eu une température idéale pendant la Semaine Sainte, assez froide, cependant, pour conserver les chemins en bon état. Aussi l'assistance aux offices a-t-elle été nombreuse.

Le Jeudi Saint, un commencement d'incendie s'est déclaré au reposoir. Une bougie communiqua le feu aux bouquets. Grâce à la présence d'esprit et au sang-froid de M. T. Dupont, le feu fut vite éteint. Nous n'avons à déplorer que la perte de quelques bouquets. Les pertes sont entièrement couvertes par les "assurances"; en effet quelques dames et Enfants de Marie se proposent de remplacer les bouquets brûlés.

• • •

Plusieurs jeunes gens ont quitté la paroisse pour aller faire les semailles, dans la Saskatchewan.

• • •

Mlle Eugénie Dupont, Enfant de Marie, est partie pour l'Académie Sainte-Marie, à Winnipeg.

• • •

Le printemps est arrivé pour de bon. Nous voilà isolés comme des "Robinsons"! La neige est presque toute fondue et la glace partira bientôt, au grand déplaisir des gens de l' "autre bout", car il leur faudra remiser voitures et prendre rames et avirons!

Vogue ma Galère!

TOUTES AIDES

Comme cadeau de Pâques, notre chapelle a reçu, par l'entremise de Mme Pierre Brétécher, un ostensoir et des ornements.

• • •

Tous les amis de notre colonie se réjouiront sans doute, en apprenant que nous aurons une fromagerie. Tout l'aménagement est déjà en gare à Sainte-Rose. Ces messieurs qui nous procureront l'avantage d'une fromagerie ont certainement droit à nos félicitations et à notre encouragement.

• • •

Tous les mardi matin le courrier se rend de Makinak à Toutes Aides. On peut encore se rendre ici par Sainte-Rose du Lac; mais le train ne se rend là que les lundis et mardi matin.

McCREARY

M. et Mme Joseph Bourgouin, laissant leur belle résidence de cette ville pour aller passer l'été sur leur terre, donnèrent une petite veillée à l'occasion de leur départ. Plus de cent invités étaient présents. Il y eut chant, musique et une petite sauterie intime. Vers les minuit, un succulent "lunch" fut servi. Nous tenons à remercier M. et Mme Bourgouin de nous avoir fourni l'occasion de si bien nous amuser. Tous se séparèrent à une heure avancée, enchantés et chantant "Bonsoir mes amis, bonsoir".

• • •

La messe de Pâques a été célébrée avec solennité. L'orchestre nous donna quelques jolis morceaux et plusieurs beaux cantiques ont été chantés. L'église était décorée de jolies fleurs naturelles. Enfin, tout respirait un air de fête.

• • •

Les Grain Growers ont eu leur soirée lundi dernier. Ils ont eu un succès pas ordinaire...

• • •

Mlles Léonard Bourgouin et Pinvidie, élèves du couvent de Sainte-Rose du Lac, vinrent passer les fêtes de Pâques dans leur famille.

• • •

Mlle Marie-Louise Trottier, institutrice de Inwood, accompagnée de Mme sa mère, rendirent un courte visite à McCreary.

• • •

Chez M. Parkins ont loué la maison de M. Jos. Bourgouin pour l'été.

• • •

M. Anderson est à se construire jolie maison privée.

Coeur de lys.

SAINTE-ROSE DU LAC

Nouvelle église

Une paroisse sans église ressemble un peu à une famille d'où la mère n'est plus. Ne plus entendre le son harmonieux et touchant des cloches, ne plus voir de clocher quand de loin on s'avance dans la plaine, cela laisse dans l'âme une impression de vide et de deuil.

Là où était l'église il n'y a que des cendres; à l'endroit du clocher il y a de la ferraille. La plus grosse des cloches cependant est demeurée intacte et peut-être, dans un avenir qui n'est pas éloigné, nous l'entendrons annoncer l'alleluia de la résurrection du haut d'une tour harmonieuse et élancée.

Car il ne faut s'arrêter à pleurer sur des ruines; ces pleurs sont stériles.

Aussi les paroissiens ont l'espérance de voir bientôt s'élever un nouveau temple, plus spacieux et plus riche. Le premier avait coûté bien des peines et des sueurs; il était comme le résumé de la vie de son héroïque constructeur, et c'est peut-être un peu pour cela que sa destruction a été si pénible. Rien ne vaut, en effet, s'il n'a coûté du dévouement et du sacrifice. Ils l'ont bien comprise cette pensée, nos braves jeunes gens qui ont déjà apporté si généreusement le concours de leurs talents. La 5 avril ils ont brillamment exécuté "Les Piastres Rouges". Les recettes de cette soirée sont pour la nouvelle construction.

Ont interprété les rôles ceux dont les noms suivent: M. le Dr Gosselin, M. et Mme Sabran, MM. Jos Alard, L. Trotignon; G. Jacob, E. Pelletier, A. Robinson, Ils méritent nos remerciements et nos félicitations pour avoir si bien su joindre l'utile à l'agréable.

M. l'abbé J. Bertrand, vicaire, s'est fait un plaisir de les aider dans la préparation de cette soirée.

Pourquoi ne pas parler aussi de tous les charroyeurs de pierre et de sable? En voilà encore des gens qui savent se rendre utiles. Songez donc, il y a déjà toute la pierre suffisante pour les fondations de la nouvelle église; et encore un peu plus de sable, il y en aura assez.

L'union des coeurs et des bras est une grande force.

• • •

Il pleut, il vente, il fait froid. De gros nuages passent sans cesse. Il y a dans l'atmosphère une impression de rhume de cerveau. Cela n'empêche pas les outardes de nous arriver du nord. A MM. les chasseurs de leur faire bon accueil.

• • •

Un nouveau comité d'église a été formé, dont les membres sont: MM. J.-B. Pichot, Alex. Hamelin, D. Dupras et W. Tucker.

• • •

M. l'abbé Bertrand nous a quitté pour occuper au secrétariat de l'archevêché la place de M. l'abbé A. Moreau, notre nouveau vicaire.

Coucou.

TRANSCONA

Dimanche le 11 courant, M. le Curé, par dispense spéciale, a célébré le mariage de Camino Rotonde avec Raneeska Sternicko.

• • •

Lundi le 12, M. Joseph Bédard, de Transcona, conduisait à l'autel Mlle Marie-Anne Beaudry, de Sainte-Anne des Chênes. M. le Rév. L.-G. Bélanger a béni leur mariage. MM. Joseph Girard et Georges Bédard, tous deux de Sainte-Anne des Chênes, ont servi de témoins aux nouveaux mariés. Nous sommes heureux d'apprendre que M. et Mme Joseph Bédard ont décidé de se fixer à Transcona.

• • •

Nos ouvriers ne sont guère satisfaits de la tournure des affaires des "fameux ateliers" de Transcona: peu de jours de travail, donc moins d'argent et... les temps sont durs. Et pour couronner, on parle, bien discrètement, de la fermeture de ces ateliers qui ont coûté tant d'argent au gouvernement, est-ce vrai? L'avenir, sous peu, nous le dira. Ce serait un bien triste coup pour la prospérité de notre petite ville, qui, cependant, promettait tant.

• • •

Mme Adélard Bélanger, de Saint-Boniface, et Mlle Mathilde Beaudry, de Thibeauville, étaient en visite au presbytère ces jours derniers.

M. L.

LE PAS

M. Odilon Landry, entrepreneur de constructions, arrivait de Govan, Sask., jeudi dernier, pour s'établir dans notre ville. Le Pas est la place la plus active des endroits qu'il a visité, nous dit-il. En arrivant, il fut fort étonné de voir tant de bâtisses en construction. Il est enchanté d'être venu et présage beaucoup d'avenir pour Le Pas.

• • •

Les canards, oies, outardes, etc., faisaient leur apparition la semaine dernière.

• • •

MM. A. Dallaire, G. Côté, E. Boyer et A. Goudreau sont partis mardi matin pour aller se choisir des concessions aux mines d'or de Herb Lake.

• • •

Six nouvelles constructions en six jours et plusieurs autres doivent se construire sous peu. Les affaires ne sont pas si mauvaises au Pas.

• • •

M. Adrien Taillon est arrivé mardi, de Marcellin, Sask., avec un wagon complet de jeunes animaux. C'est son intention de partir une ferme pour l'élevage des animaux. Il doit en amener un autre wagon sous peu. Le wagon d'animaux qu'il a amené est surtout composé de jeunes taures et génisses.

• • •

La rivière Saskatchewan est libre de glace. La rivière du Pas ainsi que la rivière Carotte sont aussi libres depuis la fin de la semaine dernière.

• • •

Le Rév. Père Lecoq arrivait de Cross Lake la semaine dernière. Il prenait le train lundi pour Winnipeg; il doit se rendre jusqu'à Montréal. Le Rév. Père est un des plus anciens missionnaires du Nord. Il y a 35 ans, alors qu'il demeurait à Cumberland, c'était lui qui desservait Le Pas, venant une fois par mois. Il est le missionnaire qui a fait construire la première église catholique du Pas (celle-ci n'existe plus aujourd'hui). Il est le principal de la Mission de Cross Lake. Cette année il doit commencer la construction d'une école pour les sauvages; cete bâtisse aura 65 pieds de large par 100 pieds de long, construite toute en pierres. Elle sera à deux étages. Le Révérend Père a de grandes difficultés à se trouver des massons et des charpentiers qui veulent aller travailler si loin.

• • •

Un laitier qui viendrait s'établir au Pas aurait bonne chance de succès, car quoiqu'il y ait plusieurs vaches laitières, elles ne sont pas assez nombreuses pour subvenir aux demandes qu'il y a, et une quatité de lait, crème, etc., doit être importé. Un jardinier pourrait aussi faire de bonnes affaires car les légumes de toutes sortes poussent facilement et la demande de légumes est considérable.

• • •

Les personnes désirant des information sur Le Pas et ses environs pourraient s'adresser à M. D.-F. de Trémaudan ou à M. A. Pelletier, Le Pas, Man.

THIBEAUVILLE

Le correspondant ordinaire de la **Liberté** a oublié quelque chose dans sa dernière chronique de notre paroisse.

Un grand bal a été donné à l'est du village le jour de Pâques, par quelques jeunes, qui avaient fait des invitations sans en avertir le maître de la maison; aussi a-t-il fallu changer de char et danser dans la grainerie.

Parmi l'assistance, nous remarquions des personnes venues de Sainte-Anne et de la Coulée des Sources, qui avaient pataugé dans la boue, 2 heures durant, pour pouvoir danser quelques minutes.

Ca paye pas, hein! les jeunes? Mais si ça vous fait plaisir, allez-y encore, et bonne chance.

Un invité.

FANNYSTELLE

M. Crummy, d'Argyle, Minn., est en voyage d'affaires par ici. Il doit retourner bientôt.

• • •

M. Edmond Poirier a pris possession de l'agence de la Cie International, machines agricoles. C'est là une position importante, qui sera tenue, nous sommes heureux de le constater, par un Canadien français.

• • •

M. le Dr Taylor, arrivé des Ilinnois la semaine dernière, a été appelé au chevet de sa femme gravement malade. Il est parti mardi soir. Aux dernières nouvelles, elle se rétablit.

• • •

M. Winters a été nommé samedi, remplaçant M. P.-A. Bouvier, comme agent de gare. M. Winters vient de Meadows, Man., et il sera parmi nous ces jours-ci.

• • •

Mlle De Froment et une amie de Somerset, Man., étaient en visite lundi chez Mme Guilbault.

• • •

M. Edmond Poirier doit commencer ces jours-ci la construction d'un entrepot pour machines agricoles.

• • •

M. le Dr McKenty, de Winnipeg, était en visite dimanche chez M. et Mme T.-J. O'Neil.

• • •

M. le Curé Poitras était en visite à Winnipeg la semaine dernière.

• • •

M. Alfred Hamel a reçu lundi dernier un télégramme de Paynton, Sask., lui annonçant la triste nouvelle de la noyade accidentelle de son frère Joseph. Malgré de nombreuses recherches, on n'a pas encore repêché le cadavre de la rivière Saskatchewan. Nous offrons nos plus vives sympathies à la famille en deuil.

• • •

Les semences sont très avancées à Fannystelle. Nous avons une température idéale, qui fait sourire messieurs les Cultivateurs. Ils ont bien raison, car le travail de la terre est agréable quand le sol est dans un bon état.

LES PERTES ANGLAISES

Les Anglais ont perdu 139,347 hommes depuis l'ouverture des hostilités

Londres, 15.—D'après une déclaration faite à la chambre des communes par M. Tennant, sous-secrétaire d'Etat à la guerre, le total des pertes anglaises depuis le commencement de la guerre jusqu'au 11 avril se monte à 139,347 hommes.



Roman de La Liberté — No 23

Et ce disant la jeune fille prit l'enfant par la main, et toutes deux se rendirent dans la salle à manger, où se trouvait Gertrude. Les deux curieuses lui posèrent à la fois l'indiscrète question.

—Oui, répondit simplement Gertrude, cela m'arrive quelquefois. Mais en quoi M. Sullivan importe-t-il à l'une et à l'autre de vous?

—A nous, nullement! répondit Kitty.

Sur ce, la malicieuse jeune fille retourna vers Belle pour lui dire qu'elle eût mieux fait d'être aussi franche que Gertrude. Mais Belle ne prit point souci de cacher sa mauvaise humeur. De son côté, M. Bruce paraissait préoccupé, et il se retira.

A peine eut-il quitté la place que Belle regagna sa chambre, tandis que Kitty, peu effrayée de ses grands airs, restait sous la galerie pour faire plus ample connaissance avec Fanny Bruce.

Fanny, qui de sa nature était très communicative, ne se fit pas prier pour parler de Miss Gertrude.

—Et votre frère? demanda Kitty, y a-t-il longtemps qu'il la connait?

—Oh! je crois que oui, répondit Fanny.

A cette révélation, Kitty ne put réprimer sa mauvaise humeur.

—Je voudrais bien savoir, dit-elle, si miss Flint a été habituée à recevoir du monde ici, et si on l'a toujours traitée sur un pied d'égalité.

—Mais sans doute, reprit Fanny avec vivacité, pourquoi en serait-il autrement? C'est la femme la plus parfaite et la mieux élevée que je connaisse.

En même temps Gertrude passa: elle allait porter les fraises dans la glacière. Fanny, qui l'aperçut, l'appela, et lui demanda si elle serait bientôt prête.

—Dans quelques instants, Fanny! répondit Gertrude.

—Prête à quoi? demanda Kitty.

—Prête à faire la lecture, dit Fanny. Elle doit lire aujourd'hui à miss Emily la fin de la tragédie d'Hamlet. Quand je lis Shakespeare seule, je n'y comprends absolument rien. C'est tout autre chose quand je l'entends lire par miss Gertrude. Je n'ai jamais connu personne pour lire aussi parfaitement.

Demeurée seule, miss Kitty rentra dans le salon, s'étendit sur un sofa, et s'endormit. Elle fut réveillée par sa tante, qui revint de la ville un peu avant l'heure du diner, et qui lui dit en la secouant par le bras:

—Comment! Kitty, allez vite vous habiller; j'ai aperçu Belle à la fenêtre; elle est déjà prête. Vous devriez bien prendre exemple sur elle.

Kitty bâilla, puis enfin se décida à obéir. Quand Kitty avait offensé Isabelle par quelque plaisanterie, sa politique consistait à ne pas avoir l'air de s'en apercevoir; et malgré sa susceptibilité, Isabelle finissait par revenir.

—Belle, dit Kitty, vous souvient-il d'une petite fille que nous rencontrions en allant à la pension, et qui se promenait toujours avec un vieillard paralytique?

—Oh! mon Dieu! Kitty, répondit-elle, cette fille m'intéresse aussi peu qu'elle intéresse certains autres: M. Bruce, par exemple.

—Je sais seulement par Fanny que M. Bruce la connaît depuis longtemps, et qu'il a pour elle de grands égards; mais Gertrude ne peut séduire un homme comme lui. M. Bruce n'aimera jamais qu'une femme de bonne famille.

—Une fille, par exemple, comme Kitty Ray?

—Que vous êtes ridicule, Belle! comme si on ne pouvait pas parler des gens sans avoir de pareilles idées.

—Mais voici la cloche du diner, Kitty, et vous serez en retard.

XXVII.—Fatuité.

Le soir de ce même jour trouva Gertrude et Emily assises auprès d'une fenêtre d'où la vue s'étendait au loin du côté du couchant.

Dans le salon, au rez-de-chaussée, étaient réunies plusieurs personnes qui étaient venues de la ville. La société paraissait animée, car le bruit des voix et des éclats de rire arrivait sur l'aile de la brise jusqu'aux oreilles de nos deux jeunes filles.

—Vous auriez mieux fait d'aller en bas, Gertrude, dit Emily, on y paraît très gai, et j'eusse été heureuse d'entendre vos rires mêlés à tous les autres.

—Oh! non, chère Emily, répondit Gertrude, je préfère rester avec vous, tout ce monde-là m'est à peu près étranger.

—Comme vous voudrez, ma chère, mais je serais désolée de vous retenir loin de toute cette jeunesse.

—Vous ne me retiendrez jamais auprès de vous aussi longtemps que je voudrais y demeurer, chère Emily, j'aime tant votre société!

Un instant après Gertrude et Emily étaient de nouveau engagées dans une douce causerie.

Kitty vint les interrompre: M. Graham l'envoyait dire à sa fille qu'un nouveau visiteur, M. Bruce, s'était informé d'elle, et avait manifesté le désir de la voir.

—Je vais descendre, dit Emily. Voulez-vous m'accompagner, Gertrude?

—Je préfère rester, a moins qu'on ne m'ait fait demander aussi.

Mais Katty ayant dit qu'il n'avait été question que de miss Emily, celle-ci descendit seule au salon.

Bientôt après un nouveau coup de sonnette annonça une autre visite; on semblait, ce soir-là, s'être donné rendez-vous chez M. Graham. Gertrude fut nominativement demandée au salon: c'étaient le docteur Jérémy et sa femme qui venaient d'arriver.

Quand elle entra dans l'appartement où était réunie la société, elle y trouva tant de monde que tous les siéges étaient occupés. Comme elle faisait son entrée seule, tous les yeux se tournèrent vers elle; mais, contrairement à l'attente de Belle et de Kitty, qui la fixaient avec curiosité, elle ne manifesta ni trouble ni embarras, et après s'être assurée de la place qu'occupait mistress Jérémy, elle traversa tout le salon avec une démarche aussi aisée que modeste. Après avoir salué amicalement madame Jérémy, Gertrude se retourna pour parler au docteur; mais celui-ci était à quelque distance, dans l'embrasure d'une fenêtre occupé à causer avec Fanny Bruce, et avant qu'il eût eu le temps de joindre Gertrude, celle-ci avait été présenter ses hommages à madame Bruce, qui lui avait fait signe, dans un angle opposé du salon.

M. Bruce se trouvait au milieu d'un cercle fort gai et fort animé, composé principalement de jeunes gens et de jeunes femmes. Depuis l'arrivée de Gertrude, il n'avait perdu aucun de ses mouvements, et était même devenu si attentif à ce qu'elle faisait, qu'il n'entendit point une question qui lui était adressée par Kitty Ray, et que sans répondre il se leva de sa chaise et l'offrit à Gertrude.

—Merci, Monsieur, dit Gertrude, mais j'aperçois mon ami le docteur qui m'attend de l'autre côté du salon, j'ai quelque chose à lui dire, ainsi ne vous dérangez pas.

Le docteur Jérémy fit la moitié du chemin pour venir au-devant de Gertrude, et lui prenant les deux mains, il la conduisit dans l'embrasure de la fenêtre, et la fit asseoir près de Fanny Bruce sur la chaise qu'il venait de quitter. Ben Bruce prit alors son siège, fut le placer à côté de Gertrude, et engagea le docteur à l'accepter: procédé qui n'étonna pas médiocrement tous ceux qui le connaissaient et qui savaient en outre que le respect pour la vieillesse n'est pas la qualité dominante des fashionables de notre siècle.

—Est-ce là la fille de M. Graham? demanda une jeune personne à Belle Clinton en lui désignant Gertrude.

—Non, vraiment, répondit Belle, c'est une jeune orpheline que miss Graham a fait élever, et qui lui sert maintenant de lectrice ou en quelque sorte de dame de compagnie; son nom est Flint.

—Comment dites-vous que s'appelle cette jeune personne? dit un officier en s'adressant à Isabelle?

—Miss Flint.

—Bruce, dit-il en se tournant vers ce dernier, qui revenait d'accomplir son effort de politesse inaccoutumée, quelle est cette miss Flint, je suis déjà venu ici deux ou trois fois et je ne l'ai jamais vue?

—C'est en quelque sorte une fille adoptive de M. Graham, une protégée de miss Emily.

—Pauvre jeune fille! une orpheline sans doute?

—Je suppose que oui, dit Ben.

—Quel malheur! reprit l'officier. Mais, comme vous dites, Ben, elle a un air de bonté remarquable. C'est lorsqu'elle sourit que sa physionomie est surtout attrayante.

Evidemment c'était aussi l'opinion de Ben, car un moment après Kitty Ray, qui l'avait vu sortir de la chambre, l'aperçut

UNE ECRASANTE REFUTATION

M. Samuel Genest, présidentde la Commission des Ecoles Séparées d'Ottawa, réduit à néant les accusations des dissidents et démontre leur fourberie.

Les Commissaires dissidents d'Ottawa ont récemment, lors du fameux projet Pyne, soumis au gouvernement ontarien une longue liste de leurs prétendus griefs contre les partisans de l'école bilingue et les adversaires du Règlement XVII. C'était une digne suite à la dégoûtante lettre de l'abbé Wheelan, d'Ottawa, insultant le cardinal Bégin, l'épiscopat et calomniant avec rage la mémoire vénérée de Mgr Duhamel. Nos lecteurs ont pu en lire le texte dernièrement dans la **Northwest Review.** Nous avons aujourd'hui le plaisir de leur donner la réponse de M. Genest, président de la Commission des Ecoles Séparées d'Ottawa. Rarement a-t-on vu document plus écrasant et mettant plus à nu la fourberie de nos adversaires.

Le but apparent de cette lettre (**"Evening Citizen," Mardi, 30 mars, 1915**), comme de toute l'agitation qu'elle traduit, est exprimé dans deux paragraphes, ayant pour titres respectivement: **"Complete Separation"** et **"Justice and freedom"**; à savoir: le seul remède à la situation actuelle, c'est la division de la Commission Scolaire actuelle en deux commissions totalement distinctes et indépendantes. Et la lettre ajoute: "**We desire now peace and unity. But peace must be based on justice, and unity on freedom.**"

Aux yeux de tout homme sensé, justice et liberté veulent dire, que chacun possède la pleine et entière jouissance de ses droits.

Dans l'espèce, cela signifie que chaque commission possèdera son organisation scolaire indépendante avec le libre exercice de ses droits respectifs, reconnus et protégés par les pouvoirs publics.

Voilà certes un principe sur lequel tout le monde devrait tomber d'accord. Mais voyons comment ils en entendent l'application.

LEUR BUT REEL

Il y a quelques semaines à peine, on leur présentait un projet de séparation, soigneusement élaboré, qui, au jugement d'hommes d'une impartialité et d'une compétence incontestables, était un modèle de modération, de justice et d'équité.

Or ce projet, ils l'ont refusé.

Dans quelles conditions veulent-ils donc la séparation?

La première partie de leur lettre le montre clairement. Ils nient à la langue française et aux écoles bilingues tout droit naturel ou constitutionnel en Ontario; ils ne veulent reconnaître comme écoles séparées, que des écoles de langue anglaise avec seulement des inspecteurs de langue anglaise.

Conséquemment, pour eux, séparation signifie exactement: suppression pure et simple des écoles bilingues, et par suite, suppression de la langue française dans le système scolaire des écoles séparées, à moins qu'elle ne soit un moyen nécessaire de communication pour les élèves qui ne comprendraient pas l'anglais. Voilà la **paix basée sur la justice et l'unité sur la liberté.**

LEURS PROCEDES

A l'égard du Clergé Canadien Français

"**The combined effort of French Canadian ecclesiastics high and low** (c'est-à-dire tous les degrés de la hiérarchie) **to make the agitation against the Regulation 17 a religious one, has been rejected as uncatholic by the English speaking catholics of Ontario.**

Ces messieurs qui rejettent ainsi comme "**uncatholic**" les efforts combinés du Clergé canadien-français à tous ses degrés "**high and low**" sont les mêmes qui nous disent: "Nous respectons nous écoutons la hiérarchie." Le mot hiérarchie serait-il donc devenu synonyme de Clergé irlandais? Ces messieurs sont encore les mêmes qui accusent les Canadiens français de soulever les questions de race! C'est tout de même pousser le cynisme un peu loin.

A l'égard du gouvernement d'Ontario

Leur attitude à l'égard du Gouvernement revêt une double forme.

Ils se posent en champions de la langue anglaise (qu'ils ont adopté après avoir renoncé à la leur) et de ses droits en cette province; ils s'affirment les défenseurs intègres de la soumission due au Gouvernement. Etaient-ils aussi soumis lorsqu'il s'agissait d'obtenir le Home Rule pour l'Irlande?

En vérité, les membres de l'Exécutif de Toronto doivent trouver amusantes ces platitudes chevaleresques.

Mais ce n'est là qu'un exorde insinuant.

Aux flatteries succèdent les adjurations et les menaces. C'est la seconde attitude. Ils adjurent vigoureusement les ministres de Toronto, au nom de leur mandat, de mettre à exécution le Règlement 17 et de réduire enfin les Canadiens français rebelles.

Et après cela, ils sont tout surpris et scandalisés qu'on les compare aux Orangistes et aux Prussiens.

A l'égard des Canadiens français

Ici, ils se servent d'une triple tactique, à savoir: d'attaque, de défense et de décision doctrinale.

Ils accusent les Canadiens français de vouloir faire de l'Ontario une province française (**Ontario Frenchification**). Comment! Voilà une pauvre minorité que l'on représente comme inférieure (sic) sans influence, avec une représentation insignifiante au Parlement, ou dans les emplois publics, à qui une majorité toute puissante refuse le droit d'avoir ses écoles, ses inspecteurs. Et cette minorité, on l'accuse de vouloir englober la majorité toute puissante! Il doit y avoir une lacune quelque part.

On accuse les Canadiens français de vouloir imposer la langue française aux enfants de langue anglaise.

Nous savons bien que cela se dit et se répète dans certains cercles irlandais. Mais il se dit et se répète tant de choses invraisemblables dans ces cercles que ce devrait être un motif suffisant pour éveiller la défiance ou simplement détourner l'attention du public qui réfléchit.

Sérieusement: y a-t-il dans toute la ville d'Ottawa, une seule école bilingue fréquentée par des enfants de langue anglaise où les Canadiens français aient essayé d'imposer le français à un seul élève?

Dans quelques campagnes ou localités peu populeuses où une seule classe réunit les enfants des deux nationalités, il y aurait certainement à établir un "**modus vivendi**" qui puisse donner satisfaction aux deux catégories.

Mais jusqu'ici s'il y a eu des droits lésés ou méconnus ce sont bien les droits du français. Des statistiques nombreuses avec force chiffres et détails, publiés tout dernièrement encore, l'ont établi jusqu'à l'évidence.

On nie à la langue française tout droit naturel ou constitutionel dans la province d'Ontario.

Pourtant ces droits naturels et constitutionels ont été affirmés catégoriquement par de nombreux hommes d'état de première valeur: gouverneurs, ministres, etc., etc., ils ont été prouvés abondamment par des théologiens et des juristes: ils ont été reconnus clairement par des hommes d'une valeur incontestable, tant de langue anglaise que de langue française: de religion protestante, comme de religion catholique; ces droits ont été constatés par tous ceux qui connaissent l'histoire de l'éducation en Ontario; puisque depuis 1845 et même avant, cette province a possédé d'une manière indiscontinue des écoles françaises, au vu et au su du gouvernement.

A tout cela comment a-t-on répondu?

Par le silence, par des négations, des affirmations, des vociférations, toujours les mêmes et répétées sur tous les tons. Mais pas une réfutation en règle, pas une contre-preuve, pas une discussion sérieuse et documentée.

On peut bien escompter la crédulité publique pour un temps, mais il faut se rappeler qu'elle a des bornes. Et nous avons confiance que le peuple d'Ontario étourdi maintenant par toutes ces agitations et menées bruyantes, reviendra avec le calme et la réflexion au sens de la justice et de la liberté à l'égard de la minorité canadienne-française.

Après l'attaque, la défense

Ces messieurs se plaignent que les maitres ne soient pas payés ou n'aient pas été payés en temps voulu, que les classes n'aient pas été ouvertes au temps règlementaire, au grand détriment des enfants. Les faits sont vrais. Mais à qui la faute, sinon à cette fameuse **injonction.** Et les auteurs de l'injonction, qui sont-ils?

Enfin l'on juge de haut que le Règlement 17 est très sage et très généreux à l'égard des Canadiens français; que s'il n'existait pas, il faudrait l'inventer, etc.

Messieurs, permettez: pour ce qui concerne nos droits et nos réclamations, nous ne vous connaissons aucune espèce d'autorité ou de compétence. Vous ne pouvez pas ou vous ne voulez pas nous comprendre. Dans les deux cas, nous vous disons, non plus: "Soyez assez généreux pour nous aider à revendiquer nos droits"; mais simplement: "**faites-nous** donc le plaisir de vous mêler de ce qui vous regarde."

A l'égard des catholiques de langue anglaise

Ces messieurs prétendent parler au nom des catholiques (**clergé et fidèles**) de langue anglaise d'Ontario. Or, nous connaissons un certain nombre d'Irlandais, bien authentiques, haut placés, bien pensants, bons catholiques, qui approuvent hautement nos revendications, et sont indignés des procédés de leurs compatriotes. Nous aimerions à savoir d'une manière exacte et précise, si ces messieurs ont mission d'interpréter et d'engager la responsabilité de leurs compatriotes, spécialement en ce qui concerne les affirmations contenues dans cette lettre au gouvernement.

LA VRAIE QUESTION

Au fond, la vraie question est très simple: elle tient en deux mots:

Nous affirmons que les Canadiens français ne doivent pas être considérés comme des étrangers en Ontario; que la province d'Ontario n'est pas plus exclusivement anglaise que la province de Québec n'est exclusivement française. Nous serions dans Québec une minorité anglaise, que nous dirions: la province de Québec n'est pas plus exclusivement française, que la province d'Ontario n'a le droit d'être exclusivement anglaise.

Nous réclamons dans Ontario, pour la minorité française, les mêmes libertés scolaires dont jouit dans Québec la minorité anglaise.

Et c'est tout.

LANGUE ET RELIGION

Pourquoi les Canadiens français tiennent-ils si fortement à leur langue? On pourrait se contenter de répondre: C'est leur affaire, puisqu'ils y ont droit et que cela ne fait de tort à personne. Mais puisqu'on agite si violemment l'épouvantail de la religin à ce sujet, nous devons en dire un mot.

Il ne s'agit pas de comparer l'anglais et le français au point de vue religieux, ni de dire que l'anglais est la langue du protestantisme, tandis que le français est la langue du catholicisme; ni de dire qu'il suffit de parler anglais pour être protestant, ou français pour être catholique; ni de faire une statistique comparée des bons et des mauvais livres français ou anglais qui circulent dans ce pays. Tous ces points de vue, difficiles, délicats, ou simplement ridicules sont au-dessus ou en dehors de la question.

Voici de quoi il s'agit, en deux mots:

C'est un fait que toute la mentalité, intellectuelle, morale, religieuse et nationale des Canadiens français est indissolublement liée à la langue française, parlée et écrite.

C'est un autre fait que dans ce pays, et en particulier, dans cette province d'Ontario, les Canadiens français qui renoncent à leur langue, perdent par le fait leur mentalité propre et fatalement acceptent celle de la majorité. De là les mariages mixtes, et de nombreuses apostasies: ce qui n'arriverait pas, s'ils étaient restés attachés à leur langue et à leur nationalité.

Or, si nous ne nous trompons, c'est bien là une question religieuse.

D'autre part, le seul moyen de conserver et de sauvegarder une langue, c'est l'école.

Enfin, c'est un troisième fait, que la qualité de catholique et de Canadien français n'est opposée en rien, à la loyauté de sujets britanniques. Bien loin de là.

Voilà toute la question. Tout homme sensé se demandera sans doute: si la chose est si simple, si claire, pourquoi tant d'agitations de querelles, d'imbroglio inextricables?

C'est ce que nous nous demandons nous-mêmes.

En tout cas, il est facile de faire la part des responsabilités.

* * *

Nous empruntons à nos adversaires leur propre conclusion:

"**We desire now, as always, but especially now in this calamitous time, when we are all called upon to stand shoulder to shoulder, peace and unity. But peace must be based on justice, and unity on freedom.**"

On ne saurait mieux parler. Et si nous avons été compris, tout le monde saura maintenant ce que cela veut dire.

S.-M. Genest.

Président de la Commission des Ecoles Séparées d'Ottawa.

DEPART DE LA CLASSE 1916

Les jeunes recrues manifestent joyeusement dans les rues de Paris

Paris, 13. — La foule joyeuse des recrues de 1916 a défilé dans les rues de la capitale aux accents de la "Marseillaise" et d'autres chansons patriotiques avant de partir rejoindre leurs régiments casernés dans le centre et le sud de la France.

Les gares étaient encombrées, car de nombreux parents et amis accompagnaient les jeunes soldats; il y avait aussi une foule de curieux; le service d'ordre ayant été très bien organisé aucun incident ne s'est produit.

Ces recrues de dix-neuf ans ne cèdent en rien aux classes précédentes et montrent les heureux effets de l'entraînement physique qu'ils ont reçu avant leur incorporation.

Ils semblent tous pleins de confiance et partent sans un signe d'ennui ni de regret.

LE ministère des Travaux publics recevra jusqu'à 4.00 P.M., mardi, le 25 mai 1915, des soumissions pour la construction d'une salle d'exercices militaires, à Calgary, Alta., lesquelles soumissions devront être cachetées, adressées au soussigné, et porter sur leur enveloppe, en sus de l'adresse, les mots: "Soumission pour salle d'exercices militaires, Calgary, Alta."

On peut consulter les plans, devis, les formules de contrat et se procurer des formules de soumission au ministère des Travaux publics, à Ottawa, au bureau de M. Leo. Dowler, architecte résident, Calgary, Alta., M. Matthews, architecte résident, Winnipeg, Man., du gardien du bureau de poste, Edmonton, Alta., et en s'adressant au maître de poste, Brandon, Man.

Les soumissionnaires ne doivent pas oublier qu'on ne tiendra compte que des soumissions faites sur les formules imprimées, fournies, dûment libellées, signées de la main des concurrents, avec désignation de la nature de leurs occupations, et du lieu de leurs résidences; s'il s'agit de sociétés, chaque associé devra signer de sa main la soumission et y inscrire la désignation précitée.

Un chèque égal à dix pour cent (10 p.c.) du montant de la soumission, fait à l'ordre de l'honorable ministre des Travaux publics et accepté par une banque à charte, devra accompagner chaque soumission. Ce chèque sera confisqué si l'entrepreneur dont la soumission aura été acceptée refuse de signer le contrat d'entreprise ou n'exécute pas intégralement ce contrat.

Les chèques dont on aura accompagné les soumissions qui n'auront pas été acceptées seront remis.

Le ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,

R. C. DESROCHERS,
Secrétaire,

Ministère des Travaux publics,
Ottawa, le 13 avril 1915.

N.B.—Le ministère ne reconnaitra aucune note pour la publication de l'avis ci-dessus, lorsqu'il n'autra pas expressément autorisé cette publication.—78162.

---

qui s'était approché de la fenêtre ouverte, et qui du dehors causait avec Fanny, Gertrude et le docteur Jérémy. Entre ces quatre personnages la conversation devint fort animée. Le docteur riait à gorge déployée, et plus d'une fois Gertrude et Fanny firent chorus. Cette joie était un supplice pour Kitty, aussi bientôt elle n'y tint plus, et s'approcha des rieurs pour prendre part à leur joie.

Mais ce qu'on disait était une énigme pour Kitty. Le docteur Jérémy parlait avec M. Bruce de quelque chose qui était arrivé il y avait plusieurs années. Il était question d'un grand poirier, d'une canne, d'un jeune homme couché sur le gazon, de voleur, et de beaucoup d'autres choses qui paraissaient faire allusion aux circonstances dans lesquelles le docteur, M. Bruce et Gertrude s'étaient rencontrés pour la première fois.

Kitty commençait à s'apercevoir qu'elle faisait une assez sotte figure au milieu d'une conversation dont elle ne comprenait pas le premier mot, et sa contenance devenait fort embarrassée, quand Gertrude la prit par le bras et l'engagea à s'asseoir près d'elle en lui disant:

—Le docteur Jérémy nous parle du temps où lui et moi, car j'étais de la partie, avons été pris par M. Bruce volant des poires dans son verger.

—Vous oubliez de dire, ma chère enfant, interrompit le docteur, que M. Bruce ne nous aurait jamais découverts et qu'il dormirait encore, je crois, si je n'eusse trébuché sur son corps étendu au milieu des herbes.

La conversation continua jusqu'à ce que mistress Jérémy, s'approchant du groupe, demanda au docteur s'il avait remis la lettre à Gertrude.

—Ah! s'écria le docteur, j'allais l'oublier!

En disant ces mots, il tira de sa poche une lettre littéralement couverte d'estampilles de poste.

—Vrai Calcutta, dit-il en la remettant à Gertrude, il n'y a pas moyen de s'y méprendre.

Gertrude, en recevant la lettre et remerciant le docteur, ne put dissimuler un sentiment de plaisir. Sa joie pourtant n'était point sans mélange, car c'était la première fois que Gertrude recevait des nouvelles de Willie depuis que celui-ci avait appris la mort de sa mère; et elle pensait aux larmes qui avaient dû couler sur le papier qu'elle tenait entre ses mains.

M. Bruce, qui avait les yeux sur la jeune fille, et qui, d'après ce qu'il avait entendu dire dans la journée, s'attendait à la voir changer de couleur et se déconcerter au reçu de cette lettre, fut rassuré par la contenance tranquille de Gertrude, qui, bien loin de chercher à dissimuler la lettre, ne cessa de la tenir à la main pendant tout le temps qu'elle mit pour remercier le docteur et à lui faire ses adieux ainsi qu'à sa femme. Gertrude les accompagna l'un et l'autre jusqu'à la porte du salon, et elle se disposait à sortir et à gagner sa chambre, quand M. Bruce, qui avait suivi tous ses mouvements, l'arrêta en lui demandant si la lettre qu'on venait de lui remettre était assez importante, et si la lecture en était assez pressée pour que Gertrude se crût forcée de priver toute la société de sa présence.

—Cette lettre, répondit Gertrude, est d'un ami dont j'ai hâte d'avoir des nouvelles. Veuillez donc m'excuser auprès de madame votre mère, si elle s'informe de moi. Quant aux autres personnes, elles me sont étrangères et ne s'apercevront pas de mon absence.

—Ah! miss Gertrude, dit M. Bruce, il n'est pas étonnant que les personnes qui viennent ici ne vous connaissent pas, vous ne paraissez jamais au salon. A quelle heure faut-il donc venir pour vous rencontrer?

—Je dirai presque jamais: car il n'y a guère d'heure pour moi dans la journée qui n'ait son occupation. Mais, bonne nuit, monsieur Bruce, je serais désolée de priver plus longtemps ces dames de votre aimable compagnie.

Sur ce, Gertrude disparut laissant Ben si étourdi qu'il ne savait s'il devait s'en prendre, de son mécontentement, à lui-même ou à la jeune fille.

Contrairement aux craintes de Gertrude, la lettre de William Sullivan était plus calme que la précédente. La mort de son grand-père et l'avis qu'il avait reçu de la maladie de sa mère l'avaient pris à l'improviste, et c'était sous l'impression de cette douleur inattendue que sa dernière lettre avait été écrite. Gertrude tremblait, non sans apparence de raison, que la nouvelle de la mort de madame Sullivan n'eût porté son chagrin jusqu'à l'exaltation, et que la résignation du chrétien n'eût point été assez forte chez lui pour lui donner le courage de supporter ce double malheur.

La jeune fille se trouva donc heureuse de voir que son ami paraissait plus modéré dans l'expression de sa douleur qu'elle n'avait osé l'espérer. La lettre ne parlait pas que des chagrins de Willie, la plus grande partie était consacrée à la reconnaissance. Le jeune homme ne trouvait point d'expression trop forte pour remercier Gertrude des soins pieux par lesquels elle avait adouci les derniers moments des êtres chéris dont il pleurait la perte. Il priait le ciel de la récompenser un jour de son noble dévouement; la lettre se terminait par ces mots:

"Vous êtes tout ce qui me reste au monde, Gertrude! écrivait le jeune homme. Si je vous aimais avant, jugez combien je dois vous aimer maintenant que je vous suis attaché par des liens que la main de Dieu lui-même semble avoir voulu serrer. Mes espérances, mes travaux, mes prières n'ont qu'un but: vous, toujours vous! Veuille le ciel que nous puissions bientôt nous réunir."

Une heure après avoir fini cette lettre, Gertrude était encore plongée dans la méditation. Sa pensée avait été ramenée vers les jours passés par cette lecture, elle revoyait sa jeunesse, les heures heureuses si rapidement écoulées sous le toit de l'oncle True, en compagnie de Willie; elle se rappelait leur cruelle séparation, et, comme Willie luimême, elle osait espérer dans l'avenir.

Un bruit de voix la tira de ses rêveries, c'était la société qui prenait congé de M. Graham.

Plus voisins que tous les autres visiteurs, dont la plupart retournaient à la ville, mistress Bruce et son fils demeurèrent les derniers, et le hasard voulut qu'ils prissent congé de la famille Graham juste au-dessous des fenêtres de Gertrude; de telle sorte que celle-ci entendit très-distinctement madame Graham rappeler à M. Bruce qu'on dînait à deux heures, et l'engager à ne pas manquer d'amener miss Fanny.

Cette recommandation faisait allusion à une invitation à dîner que M. Bruce avait reçue de la famille Graham, et cette circonstance suffit pour ramener Gertrude à penser au présent qu'elle avait oublié depuis une heure pour le passé et pour l'avenir.

Les attentions de M. Bruce pour elle avaient été très-marquées pendant toute cette journée. Les compliments qu'il lui avait murmurés à l'oreille étaient plus significatifs encore. Ces attentions et ces compliments étaient loin de plaire à Gertrude. Trop franche pour être coquette, elle n'avait jamais cherché à s'attirer les hommages de M. Bruce; elle s'était au contraire sentie blessée des manières de ce jeune homme, qui, tout en lui faisant des avances, avait l'air de penser qu'elle était trop heureuse de les accepter. Quand elle l'avait connu à l'âge de dix-sept ans, ce n'était encore qu'un enfant paresseux et mal élevé.

Après quelques années de séparation elle l'avait revu policé, sans doute par l'usage du grand monde qu'il avait fréquenté, mais n'en conservant pas moins le péché originel de son premier caractère, rendu plus insupportable par la fatuité qui était venue s'y joindre. Enfant, il avait débuté avec Gertrude en lui demandant son nom avec une sans-façon qui frisait la grossièreté; jeune homme, il l'avait courtisée avec ce laisser-aller d'un dandy qui n'a rien de mieux à faire. Mais, à son grand étonnement, M. Bruce avait trouvé dans la jeune campagnarde, c'est ainsi qu'il appelait Gertrude, un dédain de la flatterie trop rare peut-être chez les femmes du monde, car elle se montrait, en toute circonstance, complètement indifférente aux témoignages de son admiration, affectant de ne point écouter la plupart des madrigaux qu'il lui adressait, ou tournant adroitement en raillerie ceux qu'elle était forcée d'entendre.

M. Bruce n'était point accoutumé à trouver les dames insensibles à son mérite, et sa vanité froissée lui suggéra le désir de triompher à tout prix de cette indifférence. Mais le pauvre dandy devait se prendre au piège qu'il tendait lui-même, et s'il ne parvint point à intéresser Gertrude en sa faveur, il ne put garantir son propre coeur contre le pouvoir de ses charmes, auquel ajoutait encore une vive originalité qui contrastait singulièrement avec le type insipide que la fashion semble imprimer à celles qu'elle jette dans son moule uniforme.

Il y avait déjà longtemps que les assiduités de M. Bruce fatiguaient Gertrude, cela remontait à une époque bien antérieure à son départ de chez M. Graham; aussi la jeune fille avait-elle été enchantée d'apprendre que le dandy était parti pour Washington avec sa mère, cela lui assurait au moins quelques mois de répit.

De son côté, tout contrarié qu'il avait été de se séparer de Gertrude, M. Bruce n'avait pas tardé à oublier son chagrin au milieu des incidents et des plaisirs de la vie de voyage. La rencontre de M. Graham et de sa société à la Nouvelle-Orléans avait ramené ses souvenirs vers la jeune fille, et nous devons dire à sa louange que, tout gâté qu'il était par les préjugés du monde élégant, la petite campagnarde ne fit que gagner dans son esprit par la comparaison qu'il établit tout naturellement entre elle et les nièces fashionables de madame Graham.

(*A suivre*).

CE QU'EST DEVENUE L'ARTILLERIE ALLEMANDE

L'usure du matériel allemand est telle qu'une grande quantité de pièces sont inutilisables. — La proportion des obus non éclatés s'est élevée aux deux tiers.

Londres 16. — Le rapport français dit ou sujet de l'usure des canons allemands:

"Il est facile de déterminer les pertes allemandes en artillerie. Le 28 décembre, le 66e régiment d'artillerie a embarqué à Courtrai à destination de l'Allemagne, 22 canons, dont 18 étaient complètement usés. Ces chiffres sont extrêmement élevés pour un seul régiment.

"Il en est de même pour la grosse artillerie. Le 21 et 22 décembre, soixante-dix-sept canons d'artillerie lourde, devenus inutilisables, ont été envoyés à Cologne. Ces faits, qui ne sont pas isolés, montrent combien l'artillerie allemande a peu résisté à la campagne de guerre.

Une autre preuve indiscutable a été trouvée en comparant les marques laissées par les rayures des canons sur les obus de 77 trouvés récemment et ceux trouvés au début de la guerre. Ces marques prouvent que beaucoup de ces canons doivent être remplacés. D'autre part, la création de nouveaux corps d'armée a obligé les Allemands à retirer un certain nombre de pièces des batteries en service.

"Ces deux faits — usure du matériel et retrait de pièces — auront inévitablement comme résultat, soit la réduction de six à quatre canons par batterie, soit la réduction du nombre des batterie, de chaque corps, d'armée, ou la substitution au 77, du vieux canon de 90 millimètres, dont on a déjà remarqué la présence sur le front.

"De plus, l'artillerie allemande a manqué pendant longtemps et manque encore de munitions. Les Allemands ont été obligés de réduire la consommation des obus dans une notable proportion. Il n'y a aucun doute à ce sujet.

"Pendant les trois derniers mois, nous avons reconnu également que la qualité des projectiles, était médiocre. Beaucoup ne font pas explosion.

"Le 7 janvier, pendant le bombardement de Laventie (Pas-de-Calais), aucun obus allemand n'a, pour ainsi dire, éclaté. La proportion d'obus qui n'ont pas éclaté a été estimée par les Anglais le 14 décembre, à deux cinquième; par les Belges à Furnes, en janvier, et par nous-mêmes dans le même mois, à deux tiers.

"Le 3 janvier à Bourg-et-Conins (Aisne), et depuis sur d'autres points du front, on a constaté que l'explosion des shrapnells était si faible que les balles étaient projetées sans aucune force. C'est vers cette époque que l'ennemi a lancé contre notre 14e corps d'armée des shrapnells chargés de morceaux de verre, et à plusieurs endroits de notre front on a trouvé des tubes d'obus de très mauvaise qualité, indiquant une fabrication précipitée et l'emploi de matériaux pris au hasard.

"D'après de nombreuses indications, les Allemands paraissent se trouver à court de leur fusil, modèle 1898. Une certaine quantité des dernières troupes de renforts (janvier) est armée de carabines ou de vieux fusils sans baïonnettes; d'autres mêmes n'ont pas de fusils. Des prisonniers capturés dans la région de la Woevre ont des armes de vieux modèle."

Sous le titre: "Affaiblissement moral de l'armée allemande", l'historique continue:

"Les pertes matérielles de l'armée allemande correspondent à un abattement moral qu'il est intéressant et possible de suivre par l'interrogation des prisonniers, les carnets de route et les lettres trouvées sur eux ou sur les cadavres.

"Pendant les deux derniers mois, les prisonniers les plus intelligents ont tous admis que personne ne pouvait plus dire de quel côté serait la victoire. Quand on connait la confiance absolue avec laquelle le peuple allemand a été soutenu, cet aveu est de grande importance.

"Des lettres saisies sur le cadavre d'un officier disent que l'Allemagne est sur le point d'être menacée militairement et économiquement. Cet officier prévoyait la possibilité pour l'Allemagne de se trouver, après la guerre, mains et poches vides.

"Il n'est plus question d'imposer la loi du vainqueur à l'adversaire laissé à sa merci, mais de combattre avec l'énergie du désespoir pour obtenir une paix honorable. Un officier de l'état-major, fait prisonnier le 18 janvier, a dit: "Cette lutte de désespoir a peut-être déjà commencé!"

L'historique continue en montrant que la condition des cadres de l'armée allemande est mauvaise. La proportion d'officiers, et notamment d'officiers de carrière, a été énormément réduite, et un rapport, fait en décembre, a montré que, pour un total de 124 compagnies (active ou reserve), il n'y a plus que 49 officiers de l'armée active.

Les régiments d'active ont à présent une moyenne de 12 officiers de carrière, les régiments de réserve de la nouvelle formation 6 à 7, tandis que tous les régiments français ont été constamment gardés à un minimum de 18 officiers de carrière par régiment.

Les neuvième et dixième parties de l'historique officiel français ont trait aux approvisionnements militaires et aux conclusions de la guerre.

Sous le titre: "La disette de matières premières pour projectiles", l'historique indique que l'explication principale des imperfections reconnues dans les projectiles allemands se trouve dans la mauvaise qualité des matières premières. Il déclare qu'il y a "une disette énorme de caoutchouc" et, ce qui est plus sérieux, "la disette de cuivre, qui est indispensable à la fabrication des obus et des munitions."

Il en est de même pour le salpêtre et les nitrates nécessaires à cette fabrication.

• • •

Conclusions

Dans la dixième et dernière partie de l'historique des six premiers mois de guerre, le compilateur tire les conclusions suivantes:

"L'état-major général allemand a — sans compter l'échec de son plan général, qui était d'écraser la France en quelques semaines, — subi sept échecs significatifs:

"Echec de l'attaque brusquée sur Nancy;

"Echec de la marche rapide sur Paris;

"Echec de l'enveloppement de notre aile gauche au mois d'août.

"Echec de la même manoeuvre en novembre;

"Echec de la tentative faite pour percer notre centre en septembre;

"Echec de la marche sur Dunkerque et Calais;

"Echec de l'attaque d'Ypres."

L'armée allemande, si puissante et courageuse soit-elle, n'a pas réussi jusqu'ici à s'assurer l'avantage sur un seul point, et son arrêt forcé, après six mois de guerre, la condamne à la retraite. Le moment où cette retraite se produira peut être avancé par les Russes, mais, indépendamment de ces succès, elle est inévitable.

A l'étendue des échecs allemands, nous opposons les succès français. Tout ce que nos ennemis n'ont pu réussir à gagner, nous l'avons obtenu; surtout et avant tout, la confiance en nous-mêmes.

La victoire de la Marne à été confirmée par la victoire des Flandres. La barrière infranchissable, opposée au plus formidable effort militaire qui ait jamais été tenté, a créé un sentiment de sécurité qui grandit chaque jour.

Si, depuis trois mois, l'état-major général français ne s'est pas décidé à donner l'ordre d'une offensive générale, c'est pour trois raisons principales:

La première est que, pouvant frapper quand il lui plaira, son intention est de ne faire l'effort décisif que quand il aura en mains tous les moyens dont il pourra disposer avec une certitude absolue dans un temps plus ou moins éloigné.

La seconde est que l'exemple que nous ont donné les Allemands à Ypres montre quel peut être le prix d'une offensive vigoureuse, il est vrai, mais mal préparée.

La troisième raison est que le temps a presque toujours été mauvais.

Nous avons vu que l'armée française devient chaque jour plus forte en munitions, en grosse artillerie, en armes spéciales pour les tranchées et en projectiles. On sait que l'armée anglaise en France, qui, tout d'abord, était composé de quatre divisions, est composée aujourd'hui (commencement de février) de dix divisions anglaises, de deux divisions de troupes indiennes, de deux corps de cavalerie et de 900 canons, dont 100 sont des pièces de grosse artillerie. On sait également que le nombre des soldats qui se trouvent actuellement sous les drapeaux ou sont instruits en Angleterre est considérable.

On sait aussi que l'armée belge, qui se reconstitue elle-même, aura sous peu six divisions d'infanterie et deux divisions de cavalerie.

L'armée serbe, elle aussi, qui vient de recevoir un nouveau matériel de guerre et des munitions, est de nouveau prête à montrer de suite les belles qualités qu'elle possède.

On sait enfin que la Russie continue à puiser dans ses immenses réserves et à appeler sous les drapeaux de nouvelles recrues, n'ayant jusqu'ici utilisé qu'une très petite partie des troupes dont elle peut disposer.

Voilà pourquoi le généralissime de l'armée française ne s'est pas trop hâté et attend le moment le plus favorable.

Ces raisons basées sur des faits précis, faciles à démontrer, sont absolument irréfutables.

Les capacités de l'armée allemande en matière d'organisation régimentaire déjà inférieures aux nôtres, le deviennent chaque jour davantage. Si nos adversaires au début de la guerre avaient plus de cadres que nous, les manuels militaires montrent que leur supériorité sous ce rapport était moins forte que leur supériorité en hommes.

C'est maintenant un fait établi que les pertes allemandes en officiers sont plus importantes que les nôtres. C'est pourquoi à ce point de vue, nous aurons certainement l'avantage, si nous ne l'avons pas déjà.

En dehors de tous ces éléments qui ont fait naitre la confiance de l'armée française dans l'offensive et dans ses chefs, nous avons devant nous deux méthodes.

L'une, l'allemande, exigeait un rapide succès au commencement de la campagne.

L'autre, la française, consiste avec l'avantage de la liberté des mers, à maintenir en bonne et complète forme un nombre de formations suffisantes, et à n'en créer de nouvelles que quand elles peuvent être maintenues et équipées convenablement.

Cette méthode est établie en vue d'une guerre prolongée. De ces deux méthodes, quelle est celle qui, après six mois d'essai, semble devoir triompher? Poser cette question, c'est y répondre. Les Allemands ne peuvent plus longtemps nous opposer des forces supérieures. C'est pourquoi ils ne pourront faire dans l'avenir ce qu'ils n'ont pu faire dans le passé quand ils étaient d'un tiers plus nombreux que nous.

En conséquence la victoire finale de nos armes sera le résultat de l'impérieuse nécessité indiquée par la concordance des faits et des chiffres. Tous nos efforts tendent donc maintenant vers cette offensive que nous prendrons, quand nous le jugerons bon, et l'issue ne peut être douteuse.

A ce moment, la France, prise par surprise en août par une aggression préméditée, commencera avec toutes ses forces.

Guérit le rhumatisme.

Guérit le rhumatisme.—Une des formes pénible et persistante du rhumatisme a sa source dans les impuretés du sang, résultat d'un mauvais fonctionnement du foie et des rognons. Le sang se tache par l'introduction d'acide urique d'où douleur dans les tissus et les jointures. Les Pilules Végétales de Parmelee ont accompli un grand nombre de guérisons et l'on recommande fortement leur emploi. Un essai convaincra n'importe qui de leur importance.

LES IMPOTS DE GUERRE

En vigueur depuis le 15 avril 1915

On doit apposer autant que possible le timbre de guerre, mais le timbre ordinaire est valable.

LETTRES ET CARTES POSTALES — 1 sou

Toute lettre ou carte postale ne portant pas ce timbre additionnel ne sera livrée que contre remboursement de DEUX SOUS. Autrement elle ira au bureau des lettres au rebut. Les lettres en franchise ne sont pas taxées non plus que les circulaires imprimées.

EFFETS DE COMMERCE — 2 sous

Amende de $50 pour chèques, billets et traites payables à une banque ou par une banque, mais non munis du timbre. De même pour les récépissés d'argent reçu d'une banque.

MANDATS-POSTE, DE MESSAGERIES ET DE BANQUES — 2 sous

Le timbre est payable par l'acquéreur du mandat, qui doit être oblitéré et daté.

BONS POSTAUX — 1 sou

Le timbre doit être payé par l'acquéreur, oblitéré et daté.

TELEGRAMMES ET CABLOGRAMMES — 1 sou

Aux frais de l'expéditeur.

BILLETS DE VOYAGEURS

Sur chemin de fer: de $1 à $5	5 sous
Pour chaque $5 additionnel	5 sous
Billets de wagons-lits	10 sous
Billets de fauteuil de wagon-salon	5 sous

Billets pour transport maritime à destination autre que Terreneuve, les Antilles, les Bermudes, la Guyane anglaise, le Honduras et les Etats-Unis:

Pour un billet de plus de $10	$1.00
Pour un billet de plus de $40.00	$3.00
Pour un billet de plus de $65	$5.00

Amende de $50 pour refus de payer cette taxe.

MEDECINES BREVETEES ET PARFUMS

Bouteille ou paquet se détaillant 25 sous et moins	1 sou
Pour chaque 25 sous supplémentaire ou fraction de 25 sous	1 sou

Les timbres doivent être apposés par les importateurs, fabricants, vendeurs ou dépositaires, sous peine d'une amende de $50 à $250.

VINS NON MOUSSEUX

En bouteille ou autrement, un chopine ou moins	3 sous
Idem: plus d'une chopine jusqu'à la pinte	5 sous
Pour chaque pinte additionnelle	5 sous

CHAMPAGNE ET VINS MOUSSEUX

En bouteille ou autrement:

Demi-chopine ou moins	13 sous
Demi-chopine à chopine	25 sous
Chaque chopine additionnelle ou fraction de chopine	25 sous

NOUVELLE AFFAIRE D'ESPIONNAGE

Baeyens, soldat dans l'armée belge, est arrêté à Paris

Paris, 15.—Un grenadier belge invalide, disant s'appeler Pierre Baeyens, a été arrêté par la police parisienne sous l'accusation de porter l'uniforme de l'armée française et la médaille militaire sans autorisation. On croit que c'est un espion dangereux.

Après son arrestation, une enquête a été faite et le juge d'instruction l'a formellement accusé d'espionnage.

L'identité de Baeyens paraît être un mystère. L'enquête a dévoilé qu'il avait voyagé récemment dans les régions de Nancy et de Pont-à-Mousson. Il s'est rendu également dans les principales stations navales, où il a essayé d'établir des relations avec des soldats et des marins.

Le marin Petitalo, membre de l'équipage d'un sous-marin français de Cherbourg, a déclaré qu'il reconnaissait en Baeyens un grenadier belge qui s'offrir à guider un détachement de fusiliers marins français au cours du combat de Dixmude et qui les fit tomber dans une embuscade.

La police est convaincue que Baeyens est un Allemand qui s'est engagé dans l'armée belge dans l'intention de faire de l'espionnage.

LA DEPOPULATION DE LA FRANCE

Diminution de 17,000 âmes en France; augmentation de 500,000 en Allemagne

Paris, 16. — Les statistiques de naissances pour la premières moitié de 1914, viennent d'être publiées; elles montrent qu'il y a vingt mille morts de plus et quatre mille naissances de plus que pendant la même période de 1913. Le nombre des mariages a diminué de deux mille. La diminution nette de la population française pendant la période couverte par ces statistiques est d'environ 17,000 tandis que la population allemande a augmenté d'environ 500,000.

Le "Temps" faisant des commentaires sur ces statistiques, dit que le problème de la dépopulation est un de ceux qui doivent recevoir la plus grande attention après la guerre.

LA RUSSIE PREPARE UNE NOUVELLE ARMEE

Tous les hommes de 20 à 35 ans sont appelés sous les drapeaux

Pétrograd, 17.—Un ordre impérial appelle sous les drapeaux tous les hommes des classes de 1900 à 1915 assujettis au service, mais placés dans la réserve sans avoir fait leur instruction militaire. Un ordre similaire a déjà paru à deux reprises différentes mais était limité à certaines provinces.

Comme en Russie le recrutement n'appelle sous les armes qu'une partie du total des hommes atteignant l'âge du service militaire, il est facile de comprendre que cette mesure permettra à l'empire de doubler pour ainsi dire ses forces actuelles; d'ailleurs les hommes les plus âgés convoqués par cet ordre n'auront que trente-cinq ans et les plus jeunes pas moins de vingt ans.

Il ne s'agit que des hommes de la première classe; ce sont des hommes parfaitement bâtis, surplus du nombre annuellement requis pour maintenir l'armée à son effectif total et certaines classes exemptées pour raisons de famille.

Tous ces hommes n'ont aucune instruction militaire et devront être entraînés avant d'être envoyés à l'armée.

RUSE DEJOUEE

Les Boches voulaient importer d'Italie des barils de cuivre

Rome, 17. — Le consul allemand à Messine et un grand nombre de marchands siciliens, aux sentiments par trop germanophiles, sont accusés d'avoir essayé d'exporter en Allemagne des barils en cuivre, que l'on supposait contenir des huiles.

Les barils ont été examinés à la frontière et, comme ils étaient vides, ils ont été gardés par les autorités, qui ne permettront pas leur envoi en Allemagne.

On s'attend à des développements sensationnels.

En attendant, le consul a affirmé dans les journaux qu'il avait agi de bonne foi.

LA NEIGE DANS LES VOSGES

Les Français attendant la fin du dégel pour prendre l'offensive

Bâle, 15. avril. — Des tempêtes récentes ont arrêté les opérations miiltaires dans les Vosges et en Alsace.

Il est tombé deux pieds de neige sur les cimes des montagnes, ainsi que dans les vallées Le dégel, maintenant, commence et rend les opérations de plus en plus difficiles en grossissant les cours d'eau.

Malgré les attaques violentes des Allemands, les Français se sont maintenus fermement à Hartmannswillerkopf. Cette position domine la plaine faisant face à Colmar, et on pense que les Français attendent que les eaux baissent pour mettre à profit cette position et pour attaquer les communications importantes qui relient Mulhouse, Colmar et Strasbourg.



SACRE-COEUR

LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

Le Révérend Père Portelance, avant le sermon dimanche dernier, a encore éloquemment parlé de la grande fête qui se prépare pour la célébration des noces d'argent de la Société Saint-Jean-Baptiste de Winnipeg qui doit avoir lieu le dimanche, 27 juin prochain. Il a tracé les grandes lignes du programme qui doit avoir un cachet tout particulier et rester dans les annales de la Société comme un souvenir inoubliable pour les futurs continuateurs de ces fêtes anniversaires, et, lors des noces d'or, lorsque les aînés d'aujourd'hui n'y seront plus, une preuve des sacrifices faits pour les luttes patriotiques qui leur auront valu la conservation de leur chère et aimée langue française.

Le Révérend Père Curé a bien fait comprendre pourquoi il ne fallait pas d'abstention et que tous les Canadiens français et ceux de langue française de Winnipeg doivent mettre leur nom sur les listes qui vont circuler, pour petit que soit le montant que chacun puisse souscrire, car le principal est l'adhésion de tous au mouvement d'union et de solidarité qui se fait à cette occasion pour le maintien del 'école et l'avenir de la paroisse.

Pour aider plus activement le travail commencé par le Comité de la Société Saint-Jean-Baptiste, il faut grouper le plus promptement possible toutes les bonnes volontés, c'est la raison du Concert boucane qui doit avoir lieu le lundi 26 courant à 8 heures du soir dans les Salles du Sacré-Coeur. Cette soirée sera des plus intéressantes et amusantes. Le programme sera des plus variés: Conférence patriotique par M. A.-J.-H. Dubuc, avocat et Consul de Belgique, chant, musique, réveillon et distribution de tabac, cigares et rafraichissements, sans compter la franche gaieté que chacun apportera gratuitement et à profusion.

Tout cela pour le prix unique de 25 sous d'admission qui donnera, aux personnes présentes, une chance à la tombola qui y sera tirée.

Le R. P. Curé a commencé dimanche dernier une série de sermons sur les lectures bonnes et mauvaises.

* * *

Les Dames de Sainte-Anne, à leur assemblée générale, ont décidé d'avoir, au premier beau jour, une fête dite "Crême à la glace" sur le terrain du presbytère.

* * *

M. G. Cardon vient d'offrir à la Commission paroissiale et Scolaire du Sacré-Coeur, deux magnifiques lots qui vont être mis en loterie au bénéfice de l'école. Merci à M. Cardon, bienfaiteur de l'école et défenseur pratique de la langue française.

* * *

M. Paul Bissonnette, qui a soumissionné pour la construction de l'église de Kenora, espère avoir ce contrat dans quelques jours. Nous souhaitons toute la chance à notre habile paroissien.

* * *

Décès

Vendredi matin eut lieu le service de sépulture de Mme Alex. Gladu, née Mélanie Héneault, décédée à l'hôpital Saint-Boniface à l'âge de 53 ans. Le service a été chanté par le R. P. Brassard, o.m.i.

* * *

Naissances

Bureau.—Le 10 avril, l'épouse de M. David Bureau, une fille, baptisée dimanche le 18, Marie-Marguerite-Rita. Parrain et marraine, M. Réné Turcotte et Mlle Jeanne Turcotte.

Talbot.—Le 5 avril, l'épouse de M. A.-L.-Adjutor Talbot, un fils, baptisé dimanche le 18, Jean-Gilles. Parrain, M. Emile Jean, par procuration représenté par le Dr Benoit, et la marrain, Mlle Lumina Talbot.

ST-BONIFACE

13 avril. Joseph-Thomas, fils d'Herménégilde Caron et de Délima Tardif. Parrain, Thomas Tardif; marraine, Sophie Poulhiot.

17 avril. Marie-Joseph, fils de Henri Boivin et de Donalda Brisson. Parrain, Joseph Dandenau; marraine, Anna Dandeneau.

18 avril. Marie-Valère, fils d'Etienne Montcalm et de Berthe Thibeaudau. Parrain, Léo Grégoire; marraine, Valerie Dion.

18 avril. Arthur-Alfred, fils d'Ovida Bibeau et de Evelina Paquin. Parrain, Arthur Hince; marraine, Maria Paquin.

Sépultures

13 avril. Joseph-Charles, fils d'Alban Dusseault et de Marie-Louise St-Onge, âgé de 3 jours.

15 avril. Marie-Thérèse, fille de Joseph Charette et de Marie St-Cyr, âgée de 3 mois.

* * *

MORT DE M. F. DESHARNAIS

Saint-Pierre Jolys, 15. — La mort vient de frapper une brave famille de notre paroisse en lui enlevant son chef.

M. Ferdinand Desharnais, âgé de 67 ans, a succombé à une inflammation de poumons après quelques jours de maladie.

Un grand nombre de paroissiens se sont fait un devoir d'assister à ses funérailles. Les porteurs des coins du poële étaient: MM. Ladouceur, Joubert, Chauvin, Malaire, Croteau, Champagne.

M. Desharnais était un des plus anciens et des plus respectables paroissiens de Saint-Pierre. Il laisse pour le pleurer sa femme et ses quatre garons: Ovila, Zéphirin, Albert et Joseph. Ce dernier est élève au Petit Séminaire.

M. le curé a introduit une coutume que nous ne saurions trop louer. Pendant le service deux des porteurs font une quête dont le produit est employé en messes pour le repos de l'âme du défunt.

Pauvres comme riches sont donc assurés de secours spirituels.

A la famille en deuil, nous offrons nos sincères sympathies.

Lys des Prairies.

MORT DE Mlle A GUENETTE

Le 10 du courant décédait à l'hôpital Saint-Boniface, Mlle Antoina Guenette, fille de M. et Mme Télesphore Guenette, de Saint-Adolphe, après une longue et cruelle maladie soufferte avec résignation.

Ses parents, ainsi que sa grand'mère étaient à son chevet au dernier moment.

Sa dépouille fut transportée à Saint-Jean-Baptiste et mise en chapelle ardente chez les grands parents de l'enfant. Les funérailles ont eu lieu à l'église paroissiale au milieu d'un grand concours de parents et d'amis. Le deuil fut conduit par M. Herménégilde Guenette, petit cousin de la défunte. Les porteurs étaient accompagnés de petites filles portant les coins du poèle, toutes cousines et compagnes de classe.

Survivent à Mlle A. Guenette, une petite soeur, Marie-Jeanne, âgée de 6 ans, et Alphonse, âgé de 4 ans, son père et sa mère.

LE COMBAT DE NEUVE-CHAPELLE

Le rapport du feld-maréchal French

Londres, 14. — Le feld-maréchal French publie le rapport suivant sur les pertes anglaises dans le combat de Neuve-Chapelle:

Tués: 190 officiers, 2,337 hommes.

Blessés: 359 officiers, 8,714 hommes.

Manquants: 23 officiers, 1,728 hommes.

Le rapport du feld-maréchal ajoute:

"L'ennemi a laissé plusieurs milliers de morts sur le terrain et nous avons des informations précises indiquant que plus de douze mille blessés ont été transportés par chemin de fer en Allemagne. Trente officiers et 1,657 hommes ont été faits prisonniers."

La dépêche du feld-maréchal fait le récit de la bataille de Neuve-Chapelle. Décrivant les opérations qui précédèrent l'attaque de la ville, le feld-maréchal dit:

"Le 6 février, un brillant combat livré par nos troupes du premier corps améliora matériellement notre position dans la région au sud du canal de La Bassée. Au cours de la nuit précédente, des détachements de la garde irlandaise et le troisième bataillon des Coldstream Guards ont réussi à gagner du terrain d'où un feu convergent a pu être dirigé sur les flancs et l'arrière de certaines briqueteries occupées par les Allemands, qui nous gênaient considérablement.

"A deux heures de l'après-midi, un bombardement commença sur les briqueteries et les tranchées de l'ennemi.

"Une vive attaque, entreprise par le 3e Coldsteam Guards et la garde irlandaise de nos tranchées, à l'ouest des briqueteries, suivit et fut supportée par le feu de flanc venant de la position occupée la veille.

"L'attaque réussit, les briqueteries furent occupées sans difficulté et une ligne fut établie au nord et au sud, passant par un point situé à environ quarante mètres à l'est des briqueteries.

"Les pertes subies par le cinquième corps, particulièrement pendant le mois de février, ont été plus élevées que celles sur toutes les autres parties de la ligne. Je le regrette, mais ne pense pas, vu l'importance du succès, qu'elles soient exagérées.

"La position occupée par le 5e corps avait toujours été une partie très vulnérable de notre ligne. Le terrain était boueux et les tranchées très difficiles à construire et à maintenir.

"Jusqu'au commencement du mois de mars le 5e corps a été constamment occupé à faire des contre-attaques, et à reprendre les tranchées et le terrain perdu précédemment. Dans leur tâche difficile et pénible, cependant, les troupes ont déployé la plus grande bravoure et le plus beau dévouement et c'est grâce à l'habileté et à l'énergie de leurs chefs que je peux annoncer toutes les difficultés qu'ils ont surmontées et que le terrain pris par eux dès le début est encore intact."

Faisant la description d'une attaque faite le 28 février sur les tranchées allemandes près de Saint-Eloi, par le régiment de la princesse Patricia, du contingent canadien, commandé par le lieutenant Crabbe, le maréchal French dit:

"Le lieutenant Crabbe, qui a montré le plus grand entrain, suivit avec son détachement une tranchée pendant quatre-vingts mètres jusqu'à ce qu'il fut arrêté par des sacs de sable et des poutres. Ce détachement démolit la façade d'un parapet allemand. Un certain nombre d'Allemands furent tués et blessés et quelques autres furent faits prisonniers.

"Les services rendus par ce distingué corps d'armée sont de grande valeur. Ce corps est très bien entraîné et était commandé par le lieutenant-colonel Farquhar, dont j'ai le regret d'annoncer la mort: il a été tué le 20 mars alors qu'il surveillait la construction de tranchées. Sa mort sera profondément ressentie."

LA VICTOIRE DES EPARGES

Un intéressant récit du "témoin oculaire"

Paris, 16.—Le "témoin oculaire" faisant le récit du combat acharné qui a eu lieu dans le voisinage des Eparges, dit:

"Le combat qui nous a donné dans la soirée du 9 avril la maîtrise de la totalité de la crête des Eparges, a été le résultat d'un effort prolongé et violent.

"Ce fut une victoire, continue-t-tli, analogue à celle qui nous a rendues maîtres d'Hartmannswillerkopf, et plus importante même, si l'on considère les forces qui étaient engagées.

"La crête des Eparges est un éperon de 1,400 mètres de long, d'une altitude de 446 mètres, dominant à l'est les Hauts-de-Meuse et l'immense plaine de la Woevre. Ses flancs sont escarpés et glissants et elle est entourée de nombreux cours d'eau. Elle devient aussi, fréquemment, une montagne de boue.

"La crête, par sa situation, est particulièrement importante et sa capture était indispensable au développement de nos opérations futures.

"Au commencement de l'offensive les Français se trouvaient à la sortie du village des Eparges. Un combat long et acharné, pour gagner du terrain, suivit. Les Allemands à un certain moment placèrent deux batteries lourdes dans les plaines. Plusieurs mouvements heureux amenèrent finalement les Français à un point qui leur permit d'entreprendre une offensive décisive. Celle-ci commença le 5 avril à quatre heures de l'après-midi, en capturant le sommet occidental. Il pleuvait fort et le combat commença dans une mer de boue.

Malgré le feu terrible de l'artillerie ennemie et la vase d'où nos soldats avaient peine à retirer leurs jambes, les Français avancèrent avec persévérance.

"Après un corps-à-corps, ces derniers s'installèrent pourtant dans les tranchées allemandes excepté à l'est, où ils furent arrêtés par des torpilles aériennes qui, quelquefois fauchèrent des rangs entiers. Le 6 avril, les Allemands firent une contre-attaque, leurs troupes combattant étonnamment bien. Les Français qui s'étaient battus sans arrêter depuis la veille, s'arrêtèrent enfin, mais reprirent l'attaque le lendemain, chargèrent à la baïonnette et repoussèrent l'ennemi.

"Le 7 avril, couverts de boue et trempés jusqu'aux os, mais victorieux, les Français s'aperçurent que depuis le 5, ils avaient gagné cinq cents mètres de tranchées et fait une centaine de prisonniers. Les Français approchaient maintenant de leur but, mais le 7, l'ennemi fit une contre-attaque avec de grands renforts qu'il avait reçus. L'artillerie française, cependant les attendait et les faucha au moment où ils débouchaient de leurs tranchées.

"Quand le jour parut, l'ordre de finir la tâche commencée fut donné de la manière suivante: "Il faut prendre d'assaut la crête." La pluie tombait, les fusils étaient obstrués par la boue et l'emploi de la baïonnette fut nécessaire. A minuit, après un combat des plus furieux qui dura pendant quinze heures sans discontinuer, presque toutes les positions nous appartenaient quoique l'ennemi tint encore un petit triangle sur un côté. Enfin, le 9 avril à dix heures du soir, l'éperon tout entier était en notre possession et les Eparges maintenant nous appartiennent."

L'ANGLETERRE SE SERAIT BATTU QUAND MEME

Le "Times" de Londres déclare que l'Angleterre aurait pris part au conflit même si l'Allemagne n'eût pas violé la neutralité belge

Il y a encore, semble-t-il, des Anglais qui n'ont pas exactement compris toutes les raisons pour lesquelles il a fallu que l'Angleterre fît la guerre. Ils savent que la violation du territoire belge par les Allemands a fait déborder la coupe, mais ils n'ont pas réfléchi que notre honneur et notre intérêt auraient pu nous forcer à nous joindre à la France et à la Russie, même si les Allemands avaient scrupuleusement respecté les droits des petites nations voisines, et étaient entrées en France du côté de l'est. Le chancelier allemand a insisté là-dessus à plusieurs reprises, croyant sans doute établir ainsi un argument contre nous, ce qui prouve une fois de plus comme il a mal compris notre attitude et notre caractère.

L'invasion de la Belgique et les crimes qui ont suivi, nous ont, en vérité, vivement émus. Comme l'Allemagne, nous avions juré de maintenir la neutralité de la Belgique. Mais, contrairement à l'Allemagne, nous avons mis notre honneur à tenir notre serment.

Cependant, nous savons très bien qu'en le faisant, notre pur intérêt se trouve du même côté que l'honneur, la pitié et la justice. Pourquoi avons-nous garanti la neutralité de la Belgique? Pour une raison impérieuse d'intérêt national, pour la raison qui nous a toujours fait opposer à l'établissement d'une grande puissance sur le territoire qui fait face à notre côte est, et qui nous a fait défendre les Pays-Bas contre la France des Bourbons et de Napoléon.

Nous tenons notre parole quand nous l'avons donnée, mais nous ne la donnons pas sans de sérieuses raisons pratiques, et nous ne nous posons pas en Don Quichotte international, toujours prêts à venger des injustices qui ne nous toucheraient pas.

Monsieur de Bethmann-Hollweg a bien raison. Même si l'Allemagne n'avait pas envahi la Belgique, l'intérêt et l'honneur nous auraient fait nous joindre à la France. Nous avions, il est vrai, refusé de lui donner ou de donner à la Russie un gage certain jusqu'au dernier moment, mais nous avions cependant laissé comprendre à ces deux nations que si elles étaient injustement attaquées, elles pouvaient compter sur notre aide. Ce fut là le pivot de la politique européenne suivie par les trois pays. Cela (l'Allemagne elle-même l'a reconnu), a contribué à maintenir la paix pendant plusieurs années. L'Angleterre, comme les deux autres nations, en a tiré des avantages.

Elle aurait à jamais entaché son honneur, si, après avoir agi ainsi en temps de paix, vis-à vis d'elles, et leur avoir fait espérer qu'elle les aiderait dans une juste querelle, elle les avait abondonnées, à l'heure du danger. C'était ce que M. de Bethmann-Hollweg nous pressait de faire. Il comprit que si nous eussions obéi à ses suggestions et commis cet acte de félonie, sous le prétexte que nous n'avions jamais donné uns promesse formelle, nous perdions pour jamais leur amitié. Nous mettre dans cette infamante position d'isolement a été longtemps le rêve de la Wilhelmstrasse. Cela aurait servi les plans de l'omnipotence de l'Allemagne, dont la destruction et l'humiliation de l'Angleterre est l'indispensable préliminaire. Mais, là encore, comme dans le cas de la Belgique, "la position de l'honneur est la meilleure". Nous nous sommes joints à la Triple-Entente, parce que nous avons compris,—tard, il est vrai—que le temps du splendide isolement était fini. Nous en sommes revenus à notre politique traditionnelle de la balance des puissances, et cela pour les raisons qui l'avaient fait adopter par nos ancêtres, c'est-à-lire, en premier lieu, pour conserver la paix européenne, mais cela seulement, parce que maintenir la paix européenne était l'unique moyen de la maintenir chez nous....

Dans cette guerre, l'Angleterre se bat pour les mêmes raisons qui la faisaient combattre sous Philippe II, Louis XIV et Napoléon. Elle combat pour la cause des opprimés, la Belgique et la Serbie, et se réjouit d'être à leurs côtés contre les tyrans. Elle aide ses alliés, France et Russie, dans la défense de leur territoire contre l'envahisseur, et elle est fière de verser son sang et de dépenser son or pour une cause si sacrée. Mais elle ne combat pas avant tout pour la Belgique, la Russie et la France, qui ont cependant une grande place dans ses pensées et dans son coeur; mais la seconde seulement, la première appartenant, et c'est justice, à elle-même.

C'est pour l'Angleterre que ses fils se battent et meurent en Picardie, en Artois, dans la mer du Nord, et du Pacifique aux Dardanelles. Nos soldats défendent leurs foyers en France ou en Turquie, tout comme si les troupes ou les flottes allemandes étaient à Norfolk ou à Harwich. Si nos ennemis avaient écrasé nos alliés, notre mort aurait suivi de peu.

TARTES A LA PAILLE

Le dernier cri de la pâtisserie berlinoise

Berlin, 19. — Le docteur Friedenthad admet maintenant que si le pain fait avec de la paille a bon goût, sa valeur nutritive est douteuse. Le docteur en annonçant récemment qu'il avait réussi à fabriquer un produit nourrissant en triturant de la menue paille; il pensait amener une révolution dans l'alimentation de la race humaine.

Le docteur Friedenthal a expliqué son procédé à une réunion de l'association médicale berlinoise; il a déclaré que "le pain fait avec de la paille possède quelques éléments nutritifs."

Des échantillons de tartes faites avec de la paille ont circulé et les gourmets leur trouvèrent bon goût. Le docteur Friedenthal continuera ses expériences, dans l'espoir de substituer la paille aux pommes de terre.

LA FOLIE CHEZ LES BOCHES

Elle est fréquente parmi les soldats combattant sur le front occidental

Londres, 18. — Une dépêche de Lausanne, dit que d'après la "Suisse Nationale", le professeur Gaupp, spécialiste des maladies nerveuses à Zubingen, a attiré l'attention dans le "Münchener Medizin Wochenschrift" l'augmentation alarmante des cas de folie dans l'armée allemande.

"Au commencement de la guerre, dit-il, l'état des nerfs des troupes était meilleur qu'on ne pouvait l'espérer, mais même à ce moment-là, de nombreux cas de surexcitation pouvaient être observés, se manifestant sous forme d'insomnie, et une tendance à une ivresse anormale.

"Depuis ce temps-là et spécialement depuis que la France a pris l'offensive dans le milieu du mois de décembre, un très grand nombre de vides ont été causés dans les rangs allemands par les affections nerveuses et mentales et une prostrastion nerveuse. Ces abattements se sont manifestés parmi ceux qui n'étaient pas blessés; l'explosion d'une bombe ou la mort d'un camarade étant suffisantes pour les produire.

"Les violents symptômes de ces affections, paralysie, convulsion, perte de la parole, délire ou hallucinations disparaissent souvent après un traitement attentif à l'hôpital, mais dans bien des cas réapparaissent lorsque l'homme retourne sur le front. L'idée même du retour sur le front a souvent été suffisante pour rendre les hommes fous."

LE "F-4"

Un scaphandrier serait descendu à 288 pieds

Honolulu, 19.—Le chef pointeur Frank Crilley, est descendu aujourd'hui à 288 pieds sous l'eau et a marché sur le pont du sous-marin "F-4", qui a disparu le 25 mars.

Au dire des officiers de marine, le scaphandrier a établi un record. Jamais on n'était descendu à une telle profondeur.

LES PERTES FRANCAISES

150,000 Français sont morts au champ d'honneur

Paris, 17 (par correspondance).—Les pertes de l'armée française sont estimées officieusement de la façon suivante:

Tués	150,000
Blessés	245,000
Prisonniers	300,000
Réform. temporairement	25,000
Réformés définitivement	30,000